

Le Cœur tendre et cruel

J.-H. Rosny aîné

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Partie 1

— Je pars pour six semaines… j'ai besoin d'une solitude absolue… Absolue !

Le sculpteur Charles Malleverne marcha, s'arrêta et marcha encore, avec un air de voyageur partant pour le désert. Georges admira son front lisse et la façon séduisante dont retombaient ses cheveux.

— J'ai découvert ceci, reprit le sculpteur : je suis intoxiqué. Intoxiqué par les êtres, par ma maîtresse et même par vous. Oui, par vous, Georges. J'ai besoin d'une cure, je vais me rincer le cerveau et les nerfs, comme un malade va se rincer les reins à Contrexéville. C'est l'heure où il faut que je me retrouve… Si je ne me retrouve pas, je suis perdu. Mais, je me retrouverai !… La mer, il me faut la mer. Vous ne pouvez pas imaginer comme je sens la mer, en ce moment-ci…

Sa voix et sa mimique secouaient Georges. Les possibles se levèrent. Ils furent deux petits univers chauds et neufs

— Je vous comprends ! répondit Georges. Et vous avez raison : c'est la sagesse.

— N'est-ce pas ? C'est la sagesse, cria Malleverne d'un air ravi. Je savais que vous me comprendriez… vous seul !

Ils devinrent graves. Baignés d'une obscurité charmante, ils étaient si contents l'un de l'autre qu'ils se seraient embrassés.

— Vous êtes un fort, Georges… Les autres, même Flour, même Bourgogne, c'est ce que Flaubert appelle les ingénieux…

Georges abaissa les yeux et savoura sa Force. Aussi obscure que la Sagesse, elle avait quelque chose de plus enivrant. C'était la gloire, l'amour, la conquête et surtout la déconfiture de Pierre Philippon et d'Auguste Tisabart. Georges la savourait comme une réalité supérieure, plus haute de n'avoir pas servi, délicieuse pour n'être aucunement définie et pour se confondre avec les battements orgueilleux de ses artères.

— Oui, oui, appuya Charles, un fort… Les camarades sont de petits émouchets, vous, mon cher, vous êtes l'Aigle.

L'Aigle ! Georges le fut avec une telle volupté qu'il en suffoquait. En échange de ce mot royal, il répondit :

— Vous traversez la crise définitive. Quand vous reviendrez de la mer, vous serez à la veille d'arriver !

Il le pensait presque. En tout cas, il ne mentait point. Et de le dire, il le voulait, ivre de gratitude.

— Non, protesta Charles, avec bonhomie, pas encore tout à fait à la veille. Mais je sens que j'aurai fait un grand pas… Et maintenant, parlons de choses pratiques. Il est inutile de vous dire que je pars absolument seul. Marie m'intoxique autant que les autres, quelquefois plus. Donc Marie reste à Paris. Je suis sûr d'elle. J'en suis sûr, non à cause de moi, mais à cause d'elle. Elle me trompera peut-être un jour ; elle me trompera même sûrement si la liaison s'éternise. La loi est la loi ! Pour le moment, elle est encore hypnotisée… Cependant je ne vais pas la laisser sans appui. Les Pitou l'embêtent. Gustave l'agace. Vous, elle vous aime

bien. Elle sait combien vous m'êtes attaché… elle vous admire à cause de ce que je lui ai dit de vous. Ça lui sera un réconfort de vous voir quelquefois… Voulez-vous ?

— Comptez sur moi ! fit Georges.

Son visage exprimait l'héroïsme ; il se ferait cuire sur un gril plutôt que de trahir une telle confiance. Devant son amitié démesurément accrue, Marie n'exista plus, mais il était bon de veiller sur elle.

— Je vous la remets ! conclut Charles avec grandeur. Si jamais vous me trompiez, vous, eh bien ! je m'en consolerais tellement j'aurais ensuite de mépris pour l'humanité.

L'idée de ce mépris refroidit les omoplates de Georges. Puis, songeant à la manière dont il le mériterait, il eut une bouffée de chaleur.

— Vous irez la voir une ou deux fois par semaine, dit encore Charles… et, une ou deux fois aussi, vous l'attendrez à la sortie du théâtre.

Il lui vint une fugitive inquiétude. Ses principes lui interdisaient la confiance : elle porte malheur. Il s'assujettissait à toujours prévoir une trahison, au petit bonheur, comme le Napolitain s'assujettit à porter la corne qui combat le jettatore. L'amitié étant une école de bonne foi, il ne fallait pas se méfier de Georges, et il ne s'en méfiait point. En outre, pour d'autres raisons, il concédait à son ami une pureté essentielle, qu'il ne définissait point : elle donnait à Georges une tonalité vertueuse, un peu dérisoire, qui ne laissait pas concevoir comment l'adolescent ferait la cour à Marie. Georges avait la dégaine du jeune homme

qui ignore les femmes. Ce n'est pas Marie qui le déniaiserait ; elle avait une petite dignité gentille, mais déconcertante.

« Une raison ne suffirait pas pour me tranquilliser, songea Charles… comme en anthropométrie, un signe ne suffit pas pour identifier un homme. Mais dix raisons ! Et il y en a vingt. »

Cette réflexion l'enchanta. Il fut sur le point de la communiquer à Georges même.

— Je pars mercredi ! dit-il.

Puis il montra une mallette américaine, très mince et pourtant pleine de réduits mystérieux, une veste de cuir, un revolver, un bowie knife qu'il avait acheté pour l'aspect farouche de sa larme.

— Un couteau de chourineur ! s'exaltait-il… On voit la trogne des hommes qui se trouent le ventre…

Georges hocha la tête tout en se regardant dans la glace. Il voyait un grand garçon maigre, assez trapu, nez en rostre, yeux couleur scaferlati, avec des reflets ardoise, lèvres charnues, teint mat, moustache en herbe et cheveux lisses :

— Ô Corse aux cheveux plats, chuchotait une voix intérieure… Suis-je aussi « bien » que Charles ? »

Lorsque Georges eut contourné trois fois le Luxembourg et passé en batteur d'estrade par des rues nombreuses, il se décida à monter chez Marie. C'était l'après-midi, à l'heure où les servantes respirent et propagent l'histoire étrange, amère et misérable des Maîtres.

Les chiens montraient de l'agitation. L'atmosphère leur versait des ordres brusques. L'âme des chiens ancêtres s'élevait, en

même temps que l'âme des chiens à venir ; le passé et le futur précipitaient les pauvres échines au long des trottoirs. Une petite femelle poursuivie par sept mâles filait, ardente et frêle, devant la horde, cependant que, devant Saint-Jacques-du-Haut-Pas, un dogue paterne entreprenait une vieille chienne pelée, aux paupières liquoreuses.

Le jeune homme subit un peu de l'exaltation des frères quadrupèdes. Les bonnes qu'il frôlait, en proie au vent tiède, à l'air trop léger, où l'orage demeurait latent, il eût voulu les poursuivre. Elles étaient tout l'amour à ce moment où l'amour était tout le vague des sexes.

Il aurait accepté jusqu'à cette fille mafflue, au nez en macaron, avec de braves mains gercées, mais aux prunelles claires de jeunesse. Il entrevoyait, dans les petites cavernes, sous les toits, un bonheur prompt et anonyme. Mais les servantes ne se confondaient pas avec Marie. Et quand il monta l'escalier de la rue des Boulangers, une toute autre aventure lui faisait pâlir les oreilles. L'amour vagabond était noyé. L'autre amour palpitait, que les hommes ont environné de leurs artifices. La femme y était flottante comme ses robes, avec de l'odeur d'encens, de la belle prière, de la lueur de vitrail, des rythmes de parole et de musique, l'étrange étoile des poètes. Non que Georges aime Marie, du moins pas maintenant : mais Marie figure l'amour, au sens policé, comme les petites bonnes, tantôt, au sens vagabond. D'autres feraient l'affaire aussi bien qu'elle. Enlacé de flexibles mensonges, Georges sait pourtant que l'amour n'exige pas du tout une femme cuite exprès pour son goût. D'ailleurs, il ignore son goût. La réalité ne cesse de démolir les idéals que, parfois, il croit devoir se construire.

Il sonna légèrement : Marie elle-même vint ouvrir. Elle achevait de mettre les épingles d'écaille dans sa chevelure et la poudre, fraîchement posée sur le visage, répandait une petite odeur sensuelle.

Dans sa robe de confection, qu'elle avait refaite, ornée de dentelle thé, elle était comme une mésange dans ses plumes. Georges la vit à peine : il faisait des pas de crabe ; son attention était comme un objet perdu et sa vanité, ahurie, lui rompait les chevilles.

— Venez par ici, disait la voix clairette de Marie. Le désordre est affreux.

Elle l'amena dans un cabinet rouilleux, qui sentait le vinaigre de Bully ; il y avait un guéridon, trois petites chaises, et un merle dans une cage d'osier. La lumière s'introduisait avec langueur et parcimonie ; elle avait traîné sur les toits, s'était anémiée dans un long gouffre de façades et polarisée sur toute espèce de vieilles vitres.

Georges se sentait aussi dégonflé que si on lui avait aspiré le sang avec une pompe. Il crut même qu'il vacillait, en quoi il faisait erreur ; son visage était désert, ses yeux fixes et stupides. Il balbutia :

— Je vous dérange…

— Ah ! mais non, répondit la voix de clarine.. pas du tout ! J'avais l'ennui…

Ces paroles rendirent un peu de son identité au visiteur. Ses yeux devinrent moins stupides, un peu sournois et jetèrent sur les choses le regard des bêtes captives. L'odeur du vinaigre, les

trois chaises et le merle parurent délicieux. L'extrême petitesse du réduit concentrait le charme.

Quand il voulut regarder Marie, une nouvelle sorte de crainte le « décima » : ce fut la timidité rouge après la timidité blanche :

— Ah ! dit-il, vous avez l'ennui…

Il rattrapa une phrase qu'il avait lue la veille : il la récita :

— Si l'homme n'avait pas la souffrance, l'ennui le tuerait.

— Comme c'est vrai, s'écria Marie avec admiration.

Elle ouvrait ces yeux « à perspective » qui, chez telles femmes et tels enfants, ont l'air de s'accroître dans l'étonnement, la joie, le chagrin ou la tendresse. Ils furent très grands, magnifiquement améthyste. Ce spectacle saisit Georges ; il évoquait l'immensité des êtres : leurs aurores, leurs tempêtes et leurs naufrages.

— Il faut m'inscrire cette pensée, dit Marie, j'ai si peur de l'ennui. Quand je suis longtemps seule, j'ai envie de m'enfuir.

— Moi, fit dogmatiquement Georges, je ne m'ennuie jamais !

— Que faites-vous ? Vous lisez ? On ne peut pas toujours lire.

— Je pense !…

— C'est vrai, murmura-t-elle, vous pensez !

Ses yeux avaient repris leur dimension normale. Elle avait un sourire de petite fille distraite. Sans projets, sans doctrine, sans calcul, se heurtant à toutes les incohérences de la vie, à ses décors jolis, piteux ou biscornus, elle picorait l'amour et ne sentait pas le temps qui commençait à la pousser sur la voie du retour. Dans ce

moment, elle admirait innocemment le jeune Georges. Elle l'admirait sans le connaître, comme les Anglais admirent Milton. Avant le départ, Charles avait inconsidérément « grossi » Georges, par jalousie contre Richard Lavenant, qui venait de faire recevoir une toile à la Nationale. Pour décrier Richard, il ne cessait de dire :

— Lavenant, lavement !... Possible qu'il se vende. On vend bien du vide, au litre ou au kilolitre ! Avec cent Lavenant, on ne ferait pas un seul Georges Fontaine. Georges les avalerait. C'est l'aigle !

Marie n'avait garde d'en douter. Elle en était fort contente, Elle se figurait un tas de choses incompréhensibles. Et elle aimait naturellement les choses incompréhensibles, sauf chez ses ennemis :

— Oui, affirma-t-elle. Vous pensez beaucoup. Mais il ne faut pas vous surmener. Il faut vivre.

— Je vis ! déclara-t-il avec un soudain enthousiasme. Je suis né pour l'action... Je suis sportif !

— Charles m'a même dit que vous êtes très fort...

Elle ajouta, comme si elle avait mesuré cette force :

— C'est beau d'être aussi fort que ça.

— J'épaule et je lance cinquante kilos du bras droit.

Marie montra par son air vague qu'elle ignorait cette langue.

— On fait comme ça, dit Georges en prenant un coupe-papier sur le guéridon.

Il mit le coupe-papier par terre, le saisit d'une main saccadée, le porta à l'épaule et de l'épaule le hissa au-dessus de sa tête, d'un geste puissant.

— Voilà ! conclut-il avec modestie.

Elle lui eût vu emporter une voiture, avec le cheval, qu'elle n'aurait pas ressenti un ébahissement plus profond. Elle plaignit Charles, dont les muscles étaient grêles :

— Vous ne devez avoir peur de personne ? s'enquit-elle.

Il leva les épaules, indulgent ; Marie songea qu'il écraserait, comme une mouche, Farmin, le baryton, et le metteur en scène de l'Opérette, qu'elle exécrait.

Il y eut une pause. Georges rejetait l'un après l'autre les bouts de phrases qui émergeaient dans sa conscience. À la fin, il demanda :

— Vous n'avez pas répété, aujourd'hui ?

— Non. M Farmin a la grippe et Farmin se repose. Rien ne presse. La reprise du Petit Duc tiendra bien encore l'affiche pendant trois ou quatre semaines.

Elle se mit à rire :

— Vous savez que j'ai un rôle ? Oh ! tout petit, mais un rôle ! Barnet file en Belgique. Je jouerai Mirette. Trois répliques et un couplet ! Oh ! je suis contente |

Elle passa la main dans ses cheveux. Cette main était maigrichonne et pourtant séduisante ; on apercevait un peu d'avant-bras, passé au lait de Ninon. Le cou aurait charmé Georges, s'il

avait osé l'apercevoir : rond comme un bouleau, il mêlait, d'une façon singulière, des cantons voluptueux et des districts enfantins. Georges n'osait pas le considérer. Il ne le voyait que par éclairs, presque comme s'il le devinait.

— Est-ce que vous chantez ?

Elle renversa un peu la tête, ses yeux recommencèrent à croître ; elle chanta :

Rossignolet du bois sauvage
Prends ta volée.
Va dire à la belle du village,
Ma bien-aimée !

La voix était faible, mais presque parfaite. Elle rappelait ces carillons de villages hollandais qui réveillent l'assoupissement des digues et qui semblent la chanson des sapins. L'amour monta, venu du fond des créatures et des météores. Le jeune Georges se sentit un petit esclave ardent et soumis. Marie évoquait les phrases qui sautillent à travers la comédie et l'opérette ; elle n'en percevait pas l'usure ; elles étaient charmantes comme au temps lointain de leur nouveauté. Pour Marie, presque vierge de littérature, rien n'a vieilli. Une fraîcheur éternelle fait tout reverdir : les clichés sont les feuilles de l'âme, pareilles à chaque printemps, à chaque printemps imprévues.

Marie fut la reine du rêve. C'est elle qui tenait la force et le commandement. L'âme de Georges était humble et rampante. Cependant, chacun demeurait dans sa caste : ni l'un ni l'autre ne songeait à s'en évader. Marie savait que la vie d'un Georges ou d'un Charles n'était pas auprès d'elle ; elle savait que des hommes de leur sorte pouvaient terriblement l'aimer, jusqu'à la

maladie, peut-être jusqu'au suicide, mais ils ne pensaient qu'à la posséder pendant quelques saisons, puis à reprendre leur destinée. Elle n'en était pas indignée. Georges ou Charles ne voyaient en Marie qu'un gibier — un gibier magnifique, le gibier de la grâce, de la volupté, de la poésie, mais un gibier. Il fallait le chasser et le réduire. L'idée que Marie serait une compagne durable ne leur viendrait pas pendant les crises les plus ferventes. Elle ne leur viendrait pas même si, malades, mourants, Marie, qui avait cette capacité de dévouement, se tuait de fatigue pour les guérir.

— Vous avez une très jolie voix, remarqua Georges.

— Ah ! soupira-t-elle… si elle était plus forte !

Marie entrevoyait, éblouie, la signification de ces paroles. Une voix ! Adelina Patti, Calvé, Heldy ! On n'a l'air de rien, on est une petite créature comme les autres, et dès qu'on ouvre la bouche, voici les émeraudes et les roses de la féerie. Multitudes haletantes, voyages fabuleux, adorations, supplications, vertiges, fleurs prodiguées comme de la luzerne, fortunes ramassées comme des cailloux.

« Si elle était plus forte ! »

Marie a longtemps espéré un remède, une méthode, une opération, qui réaliseraient ce miracle si simple. Quelques hommes, par la voie des journaux, le lui promirent. Il y a l'électrophone de Mac Millan ; la brochure de Joachim Jagerschmidt qui enseigne des procédés infaillibles ; les trente exercices « physiologiques » du professeur Macamulli qui font pousser la voix comme un légume.

L'électrophone coûte deux louis ; la brochure soixante-quinze centimes ; les trente séances du signor Macamulli cent cinquante francs.

En y songeant, Marie se mit à rire. Georges, persuadé qu'elle se moquait de lui, devint rouge.

— Excusez-moi, dit-elle. Je suis une bête ! Figurez-vous que j'ai suivi un cours pour me grossir la voix… rue du Marché-aux-Patriarches : c'est une rue où il n'y a que deux bâtisses. Le professeur Macamulli m'inspirait confiance parce qu'il avait une voix de canon. Les murailles de sa chambre étaient pleines d'entonnoirs et de boules en caoutchouc ! « C'est moi-même qui me suis donné une voix, disait-il… zé parlais plus bas qu'oune souris… » Macamulli me fourrait des entonnoirs et des boules de caoutchouc dans la bouche. Je chantais, il poussait des cris d'enthousiasme et marquait des points sur un papier quadrillé. Ces points formaient une ligne et cette ligne montait.

« Elle monntéra zusqu'au haut, disait-il, zusqu'au ciel ! À moi le contentément et à vous la gloirre ! »

J'entendais grandir ma voix | ! Quand je lançais mes notes, aux répétitions, je me dressais comme un petit coq et cette rosse de Mauracu riait de son jus de citron : « L'ouistiti qui veut se faire aussi gros que l'orangue-outhangue !… »

Marie devint pensive. Elle eut l'impression d'avoir une vaste expérience et d'être prodigieusement sceptique.

— Et alors ? dit Georges.

— Eh ! bien, je perdais ma confiance dans le papier quadrillé. J'ai été jusqu'au bout, parce que j'aurais toujours cru que je m'é-

tais retirée au moment où ça allait venir… Après la dernière séance, le professeur a mis ma trentième pièce de cent sous dans la poche de sa culotte. Il avait l'air modeste et très content.

— Elle a roudement poussé | ! Ma, elle était trop faible. C'était oune pétite abeille, nous en avons fait ouné cigale… Maintenant, faisons-en ouné rossignol. Courage ! Encore trente séances ! Ze veux faire oune grande sacrifice. La séance, elle sera seulement trois franques !

Je lui ai promis de réfléchir.

— Qui sait, pourtant, s'il n'y a pas un moyen ? fit Georges.

— Non. Ce serait ridicule. Si on faisait une voix forte avec une voix faible, pourquoi ne ferait-on pas un hercule avec un étique ? On est comme on est…

Marie sentit qu'elle avait dit quelque chose de très sage. Le merle l'approuva dans une roulade et sa voix, jaillie de ce petit cou noir, dans cette chambre étroite, parut démesurée. Ensuite, il sauta de bâton en bâton, avec un bruit pareil au frisselis des jupes d'une très petite femme. Quelque chose sépara les jeunes gens. C'était cette gêne des gens qui ont le désir de se plaire et qui ne peuvent recourir à aucun souvenir commun. C'était aussi ce besoin de remettre à plus tard le premier partage d'impressions, qui n'est facile qu'entre créatures d'une simplicité excessive. Georges se sentait un désir très vif de revoir Marie comme s'il l'avait déjà quittée. Mais il lui était impossible de rester davantage :

— Voilà ! dit-il… Je vais aller travailler.

— Je vous vois devant votre table ! fit Marie avec recueillement.

Georges ignorait s'il avait ou s'il n'avait pas une aventure avec Marie. Après la première visite il ne la trouva jamais seule, ou bien quelque contretemps interrompait le tête-à-tête. Tout se passait comme si elle devenait, chaque jour, d'une qualité plus fine. Elle donnait lieu à de continuelles découvertes. Il emportait des images comme des gerbes de fleurs. Ces images ne se fanaient point. Au contraire, elles croissaient, et quand il retrouvait Marie, elles aidaient à la mieux définir comme à mieux se tromper sur elle. Ainsi la petite exaltation du jeune homme satisfaisait aux deux grands besoins de l'action humaine.

Georges s'encourageait dans sa voie. Son amour serait violent et sans issue. De même qu'il aimait à dire, quand il ouvrait un livre ou saisissait sa plume : « J'ai sanctifié ma solitude », de même se plaisait-il à répéter : « Je me couperais le poing plutôt que de trahir Charles ». Quand il recevait un billet de son ami, cette phrase prenait de la grandeur et comme un air de vérité éternelle.

Rien ne ressemblait moins au désir que les sensations qu'il goûtait auprès de Marie. C'étaient tantôt de petits saisissements, tantôt une extrême langueur, tantôt un flux d'héroïsme. La seule volonté qu'il conçût bien, c'était d'être piétiné par elle. Il y rêvait lorsqu'il se trouvait seul, surtout le soir, avant de s'endormir. Alors, il se figurait une sente, entre des blés et des coquelicots : il s'étendait par terre et Marie sautait à pieds joints sur sa poitrine.

En revanche, il désirait brutalement M Pivon et Doña Sol. M Pivon venait souvent chez Marie ou l'accompagnait, à la sortie

de l'Opérette. Elle était jolie autant que la plus jolie actrice. Le gros Pivon lui enfournait continuellement un pain de neuf mois. Elle passait pour plus bête qu'elle ne l'était, parce que sa sottise se soudait à la sottise énorme, opaque et ahurissante de Pivon.

Georges écoutait M Pivon et Marie subissait les plaintes tonnantes du mari. Ces pauvres êtres avaient une faculté dont la formation coûte peut-être plus de peine à la nature que la création du goût, du tact ou de la logique : ils emmagasinaient une quantité prodigieuse de faits. En retour, ils trivialisaient la trivialité même.

La face de M Pivon était excitante comme une belle gorge. On ne pouvait, en quelque sorte, l'aimer, tellement le souhait de coucher avec elle emportait le reste. À chaque entrevue, Georges jetait sur le beau visage un regard honteux et, tout rouge, baissait les yeux ; il voyait des bas orange : assise ou en marche, la jeune femme se retroussait. Alors l'image était complète. Georges possédait M Pivon autant qu'on peut, par la fiction pure, posséder une créature. Il aurait grimpé sur le Mont Blanc pour la posséder réellement. Mais lui faire la cour, car il le fallait, c'était un rite, et lui offrir ensuite cinquante francs, avec la manière de les offrir !... Georges se rabattait sur les facilités qu'offriraient un naufrage et une île déserte.

Avec Doña Sol, il aurait eu moins de peine. Elle était prompte et marchait à son caprice. C'était une fille longue et toutefois sans angles. Ses yeux démesurés et creux n'allaient pas sans un brin de folie. Elle avait cette peau qui semble usée par des veillées crapuleuses et ces gestes qui prolongent de secrètes caresses. Elle fleurait le benjoin et le musc épais des usines, elle tapait sur les bras des hommes, elle racontait de brusques anecdotes qui s'an-

nonçaient graveleuses et finissaient innocemment. Personne ne savait plus, ni elle-même, pourquoi, étant née Augustine Reymond, on l'avait baptisée Doña Sol.

Georges pensait avec amertume qu'il l'aurait eue sans peine et même qu'elle l'y aurait aidé. Et voilà ! C'était le temps du béguin. Doña Sol chérissait un homoncule rose et tendre comme un radis, qu'elle ne lâchait ni le jour ni la nuit.

Restait Emma, dite « Le Pot », parce que, malgré sa laideur décourageante, elle avait déniché un amant qu'on appelait « Le Couvercle ». Emma dégoûtait Georges, moins par sa face de truie qu'à cause du poil qui lui sortait des narines. Pourtant, aux soirs chauds, il s'en fût accommodé, mais elle n'aurait pas trompé Le Couvercle pour le roi d'Angleterre.

Le soir, Georges attendait Marie au Café de la Bidoche, où s'assemblaient les choristes et quelques petits rôles. Il y goûtait le charme qu'exhale une réunion de cabotins pauvres, cette « nomaderie », venue, non des lames de fond de la société, mais de ses fables. L'acteur pauvre est le sauvage hypersocial ; sa savane, sa forêt sont plantées des herbes et des arbres de l'imposture. Ses espérances empruntent leur teinte baroque aux apothéoses saugrenues et aux gloires ahurissantes.

Georges écoutait avec un joyeux dédain les explosions verbales de ces braves gens. Elles aiguisaient son orgueil. Il avait l'impression d'être quelque chose de solide, un métal parmi des verreries. Tout ce qu'il n'avait pas fait et tout ce qu'il ne savait pas comment faire devenait substantiel et puissant.

Parfois, l'humeur nomade entrant en lui, mêlée à la vapeur des rogommes, il devenait fraternel, insouciant, hâbleur, gonflé

d'un optimisme burlesque ; son ambition s'exhalait en nuages ; il ne discernait plus la platitude et la cocasserie des anecdotes, ni les traits à l'eau-forte qui, parfois, rayaient les destins futiles.

Les récriminations des chanteurs comportaient une quantité incroyable de termes péjoratifs. Ils calomniaient avec mysticisme, clouaient religieusement l'ennemi au poteau, et tant d'infamie s'avérait inoffensive. D'ailleurs, leurs esprits rebondissant en quelque sorte sur eux-mêmes, ils réhabilitaient, à dix minutes d'intervalle, ceux qu'ils avaient noyés sous les vomissures. Malgré tout, c'étaient de bonnes gens : beaucoup avaient la paume généreuse et se montraient aussi gentils avec le camarade dans la détresse que rosses avec celui qui les surmontait.

Inopinément, ils s'enfoncèrent dans une buée, M Pivon cessa d'être désirable, Doña Sol devint une bringue absurde ; les propos s'égouttaient comme une bruine. Il n'y eut plus que Marie. Ses yeux devinrent si beaux que Georges chavirait en les revoyant. La tiédeur de sa petite main devint si individuelle que, à chaque contact, elle donnait de la joie et de la souffrance. Le petit coquillage rose de l'oreille émouvait jusqu'aux larmes, la voix attendrissait jusqu'à la stupeur. De ce qu'elle était faible, le jeune homme la jugeait divine. Il haïssait presque la grande voix d'argent de la vedette, il la déclarait brutale et agressive ; il murmurait sur un ton de litanie :

— Voix de Marie… voix pure… voix sacrée… voix de printemps et de fontaine !

Il ne pouvait plus comme il l'avait fait avec tant de précision songer à M Pivon nue ni à Doña Sol relevant ses jupes jusqu'au jardin d'ombre. Toute sensualité parut abolie mais les émotions

étaient continues : neuves et singulières, elles mettaient Georges dans un monde recréé ; elles intéressaient toutes les parties du corps. Certaines agitaient les doigts ou la paume ; d'autres frappaient la cheville ou le jarret ; parfois les tempes se glaçaient ou bien le creux du dos ; il y avait de grands frissons qui partaient de la base du crâne, d'autres qui parcouraient le diaphragme. Et, bien entendu, le cœur jouait son grand rôle. Il était là, comme une créature spéciale, une âme aux abois, à qui les plus légères circonstances donnaient une forme imprévue d'angoisse. Il donnait une conscience obscure même au sommeil sans rêves. Constamment, il sursautait, pareil à un animal surpris au gîte. Et il remplissait terriblement la poitrine.

L'inquiétude de Georges comportait de la terreur, du mysticisme, du délire tendre, des exaltations de martyr et d'insupportables délices. Il y avait des moments où c'était si affreux de ne pas voir Marie, que le jeune homme se mettait à sangloter : il y en avait d'autres, si magnifiquement tristes, qu'il se prenait la poitrine à deux mains et remerciait confusément Quelqu'un : il y en avait de si doux qu'il fermait les yeux en balbutiant des litanies. Il était jaloux des amies de Marie, car elle n'avait pas d'amis, et il n'osait plus songer à Charles qui s'éloignait à une distance incommensurable et ne reviendrait pas avant longtemps. Dans sa dernière lettre, le sculpteur disait :

« Avant-hier encore, ça ne venait pas : je restais intoxiqué… La mer me dégoûtait presque… Puis c'est venu, comme le coup de la grâce. J'ai été le Polyeucte du ciel, des falaises, de la vague. Oui, je commence à éliminer… je commence à savonner l'ordure de mon âme. Ah ! mon cher ami, le beau entre en moi comme une eau fraîche… »

Il terminait par :

« Je songe à vous avec stupeur et affection. Et je ne me dédis pas : vous êtes un fort ! Veillez sur Marie ! »

Georges, dans un billet hâtif, encourageait Charles :

« Ce voyage était indispensable : vous êtes à l'heure décisive, à l'heure où votre avenir se dessine et je suis sûr qu'il sera grand ! Recueillez-vous ! Surtout, pas de hâte et soyez tranquille : je veille sur Marie ! »

Au repos, la physionomie de Georges montrait de la pesanteur. L'émotion la secouait à peine, désavantageusement ; il lui fallait l'élan et la parole. Mais il ne conduisait bien sa parole qu'avec la nation mâle. Les femmes formaient un peuple lointain et Marie semblait appartenir à la plus énigmatique province de ce peuple. Ses propos, loin de le rapprocher d'elle, faisaient l'office de cette politesse que Barbey préconisait pour tenir les gens à distance. Il intimidait Marie et l'infatuait. Lorsqu'elle l'apercevait à la sortie du théâtre, elle imaginait qu'un homme célèbre attendait l'obscure petite Marie, elle se disait, avec orgueil : « Je ne lui déplais pas. »

Devinant enfin qu'il y avait davantage, elle forgea une histoire anecdotique de sa découverte. Il y eut tel soir, tel mot, tel geste. Puis, Marie passa à la limite. Elle posa que Georges luttait de toutes ses forces contre lui-même. Il ne voulait pas aimer la maîtresse de son ami, il s'était caché sa passion à lui-même, il essayait de se la cacher encore et souffrait affreusement. Saisie de compassion, elle devenait moins timide et racontait, pour le distraire, avec une faible malice, les potins du théâtre.

Un soir, elle lui dit, tandis qu'ils traversaient le pont du Châtelet :

— Vous êtes aussi poète, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-il… je suis aussi poète… je prépare même un volume de vers…

Il avait, en effet, tracé le plan d'un poème : La vie des Étoiles. Toutefois, il ne commencerait pas de l'écrire avant de s'être documenté sur les Prêtres Chaldéens.

— Oh ! exclama Marie, comme ce doit être beau, pour une femme, des vers écrits sur elle |

— Voulez-vous que j'en écrive sur vous ?

— Sur moi, balbutia-t-elle, stupéfaite… Sur moi ?… Mais c'est impossible !

Il répondit imprudemment :

— Je vous ferai un acrostiche.

Elle lui jeta un regard inquiet et ravi. L'heure était plane et monotone, une légende poussiéreuse s'inscrivait sur le pavé, et l'on avait l'impression que les hommes, les bêtes, l'obscure conscience des villes, passaient par une crise de lassitude et de découragement. Marie songeait à l'acrostiche et son âme était brillante. Quoiqu'elle eût, au hasard des jours, chanté et lu beaucoup de vers, elle n'avait pas rencontré l'Acrostiche. Elle en était plus fière d'être mêlée à cette chose mystérieuse.

Une grande inquiétude s'empara de son compagnon. Il ne se sentait pas sûr de réussir. La confiance qu'il avait en sa force

n'était pas immédiate ; son orgueil s'accommodait du statu quo et de la temporisation. Même vis-à-vis de son moi, il ne poussait jamais son effort ; ses plus longs essais de philosophie, d'éloquence, de récit, de poésie, se bornaient à de brèves esquisses : encore prenaient-elles, dans leur plus grande partie, la forme d'annotation. Pour toute chose, une heure viendrait, « où la poire serait mûre ».

Aussi se repentit-il amèrement d'avoir promis l'acrostiche. Et lorsqu'il eut quitté Marie, il se dit qu'il dormirait mal et ne se trompa point. Jusqu'à l'aube, l'acrostiche le tint aux cheveux. Les images et les rimes glissaient à travers sa cervelle bouillie, mêlées à toutes les métamorphoses de l'émoi. Il avait des moments de détresse plus affreux que s'il eût été accroché à un tonneau, sur la mer intarissable, des repentirs aussi lourds que s'il eût commis un crime, des colères où il s'accablait des pires invectives et des espérances convulsives où il se figurait voir éclore un chef-d'œuvre.

Ensuite, il travailla tout le jour. Il fut l'inspiré, le ciseleur, le manœuvre, le fantasque ; il s'essaya sur des bouts-rimés, compulsa des dictionnaires, fouilla Baudelaire, José Maria, Sully-Prud'homme, Verlaine ; traduisit de la prose en vers, jeta des mots au hasard, comme des dés, tenta même des démarquages, s'intoxiqua de café comme Balzac et d'alcool comme Musset. Le soir, assis au fond de sa chambre, le cœur flétri à et la tête claquante, tandis qu'un crépuscule couleur de hareng saur se peignait sur la vitre, il se mit à pleurer. Il aurait voulu mourir. Il était vieux, terni, encrassé, fuligineux… De tant d'efforts, cinq vers seulement faisaient un ensemble :

Mettez-vous là, que je me mire
À la clarté de vos beaux yeux.
Riez pendant que je soupire,
Il faut ensuite me sourire
Et vous ferez un bienheureux !

— Ah ! ah ! gémissait-il… Ce n'est pas même du Gallet… pas même du Gallet ! Ça ne vaut pas seulement :

Sèche donc tes larmes
Puisqu'il faut nous quitter !

Il fit mine de se briser la tête contre la muraille. Après deux petits coups d'essai. il se rappela que Racine passait parfois trois jours à faire un seul vers et que Baudelaire rugissait d'impuissance. Les faibles se hâtent, les forts savent attendre. C'était une chance, en somme, que d'avoir échoué. Le succès l'eût encouragé à la dilapidation de son intelligence :

— Il aurait été immoral que je réussisse ! grommela-t-il en s'effondrant sur une chaise. Pourquoi d'ailleurs cette impatience ? Je n'ai fixé aucune date.

Ces dernières paroles furent merveilleusement apaisantes.

Cependant, ce long effort le laissait si vide qu'il lui parut impossible de ne pas revoir Marie le soir même. Il n'osa l'attendre au théâtre, mais, l'ayant guettée de loin, il la rencontra « par hasard ». Elle était avec les Pivon, qui l'inondèrent de discours et ne la quittèrent qu'aux abords de la rue Serpente :

— Ils ont été un peu mouches, ce soir, remarqua Marie, quand elle se trouva seule avec Georges.

— Ils ont beaucoup bourdonné !

Elle eut son petit rire d'argent et, lorsqu'ils atteignirent la rue des Boulangers :

— Nous ne nous sommes pas vus du tout ! dit-elle.

Et, comme une chose toute naturelle :

— Si vous n'avez pas sommeil, venez causer une minute.

Georges, le souffle coupé, eut beaucoup de peine à répondre :

— Je ne vous gêne pas ?

— Oh !... pourquoi ?...

Dans l'ombre de l'escalier tournant, Georges se tordait les mains, tellement sa surprise était profonde et douce. En haut, Marie fureta dans l'ombre. Il y eut une minute affolante, pleine d'énigmes, puis la lampe joua son rôle de petit soleil, les visages émergèrent du monde noir et Georges, à cause de son émotion, eut le sens réel de cet événement si étonnant et si banal :

— Il y a du chocolat froid, dit Marie avec calme... Vous en prendrez une tasse, pour me faire plaisir.

Elle ôta son chapeau, elle disposa les tasses, versa la liqueur épaisse, et elle semblait plus gaie que d'habitude ; ses yeux frais, en se tournant vers le jeune homme, riaient un peu :

— Savez-vous quoi ? dit-elle... j'ai beaucoup pensé à l'acrostiche ! C'est bien difficile un acrostiche ?

Elle le savait maintenant, car elle avait consulté le dictionnaire et le régisseur :

— Vous n'y pensez plus ? ajouta-t-elle.

— Je n'oublie jamais ce que j'ai promis ! dit-il d'un air loyal.

— Oh ! que c'est beau d'être comme ça. Et c'est si bien comme vous !...

Il perdit encore une fois le souffle, parce que le regard de Marie se posait sur lui comme une main,

— Mais, fit-il, après avoir repris haleine. je ne me hâterai point. La hâte est une grande faiblesse ! Je veux que ce soit définitif.

— Définitif ! chuchota Marie avec respect.

— Cependant, fit-il, affectant l'insouciance, je vous ai fait, par jeu, cinq petits vers. Et, naturellement, les premières lettres sont celles de votre prénom.

— De Marie ?

Il fit signe que oui.

— Oh ! dites, cria-t-elle.

— Si vous voulez... mais ce n'est rien... rien... RIEN.

Il hésita un moment, comme s'il avait oublié. Puis, à mi-voix :

Mettez-vous là que je me mire
À la clarté de vos beaux yeux,
Riez pendant que je soupire,
Il faut ensuite me sourire
Et vous ferez un bienheureux !

— Comme c'est doux ! Comme c'est frais ! soupira Marie.

Elle était aussi heureuse que si M. Poivrot, directeur de l'Opérette, lui avait annoncé qu'elle prendrait la place de la vedette.

— Et c'est vraiment pour moi que vous l'avez fait ?... Ne voulez-vous pas me l'écrire ?

Elle lui tendit un petit encrier plein de boue et une feuille de papier à lettres. Quand il eut inscrit l'acrostiche, elle vint se pencher sur la table et balbutia :

— M... A... R... I... E ! C'est vrai ! Oh ! c'est vrai ! Ce sont bien les lettres de mon nom... Comme ce doit être difficile.

Elle récita, toute tremblante de joie et d'étonnement :

Mettez-vous là, que je me mire
À la clarté de vos beaux yeux,

Puis, elle se recroquevilla dans un fauteuil et demeura rêveuse.

Content de ce que l'amitié lui imposât le silence, il était plein aussi d'une dédaigneuse révolte. Charles aimait-il seulement ? À peine, et de quel ignoble amour, au prix de celui de Georges...

Il regarda Marie. L'émotion, la poudre de riz, la pénombre, rendaient sa pâleur tragique ; une vie surprenante et triomphale animait son regard. Son corps étendu dans le fauteuil, immobile et couvert de l'étrange pelage que font les vêtements de la femme, avait un prestige sacré. Georges vit, tout à coup, Charles se pencher sur ce visage blanc et étreindre cette taille étendue. Il n'en vit pas davantage ; une bête fauve lui mangea le cœur. Heureusement, l'apparition s'évanouit en quelques secondes. Il ne resta que le mystère charmant de Marie, ce petit univers de beauté et

d'espérance dont la lueur se répandait devant les ténèbres du grand univers.

L'hypnose quitta Marie ; un sourire parut enlever de la face sa blancheur excessive. On se mit à parler des petites choses quotidiennes : l'acrostiche, sournoisement mêlé à ces propos, leur donnait une saveur équivoque.

Georges avait aussi l'impression qu'il laissait se perdre une chose très précieuse, qu'il ne ressaisirait jamais. Il était comme un négociant qui néglige ses affaires. Enfin, l'heure devenant scandaleuse, il se leva, presque malade d'indécision.

« Je ne pouvais positivement pas dire que je l'aime ! » se répétait-il en grattant la chaussée de ses semelles.

Il en convenait, mais se gardait rancune, les yeux pleins de Marie après la récitation de l'acrostiche. Ses cils se mouillèrent, il répéta, presque sanglotant :

Mettez-vous là, que je me mire
À la clarté de vos beaux yeux,

Ces vers parurent ensorcelés ; ils n'avaient plus de ressemblance avec ce qu'ils étaient auparavant. Marie créatrice les repétrissait : une âme leur était venue.

« La cure marche à grands pas », écrivait Charles, « j'ai fait trois maquettes qui, au point de vue absolu, sont ratées, mais qui ont pour moi une valeur incalculable… La sève nouvelle y monte ; c'est informe et troublant ; il s'agit maintenant de faire pousser les feuilles. Je vais me reposer quelques jours. Peut-être serait-il bon que je passe quarante-huit heures à Paris. La bête réclame : je reverrais Marie avec plaisir… »

La fin du billet faucha les jarrets de Georges et lui parut si abjecte qu'il se mit à gémir :

— Un chien ! C'est un chien !

Ses dents claquèrent d'épouvante. Charles allait dormir avec Marie ! Il la saisirait comme un buveur saisit un bock ; Marie ne résisterait pas… Et ce serait une chose très simple |

Georges se sentait plus dégradé que si on lui avait craché sur la face. Il ne cessait de rôder au long de la muraille, poursuivi par des images qui lui rongeaient la cervelle. Puis la réaction vint. Il ne se laisserait pas faire ! Et d'abord, il avouerait son amour à Marie !

Cette solution lui parut admirable, presque héroïque, et, revoyant la jeune femme au moment où il lisait l'acrostiche, la victoire parut sûre. Soudain, son ventre se glaça : si Marie aimait Charles, si elle prétendait lui rester fidèle ?

— J'aurais l'air d'un traître ! fit-il avec un rire amer. N'ai-je pas promis de veiller sur elle ? Il faut que je me brouille d'abord avec Charles.

Alors, tout devenait simple. D'ailleurs, les motifs de rupture se révélèrent si abondants, si justes et si forts, qu'il n'y avait qu'à les jeter sur le papier : mais, dès qu'il tint la plume, ils tiédirent. Mieux valait en finir par une phrase lapidaire. La phrase lapidaire, à son tour, se déroba ; il écrivit trois fois « j'aime Marie » et demeura assommé : la rupture par correspondance se révélait impossible et même idiote. Dès qu'il se le fut démontré, les phrases affluèrent, il remplit quatre pages, où il exaltait la cure de Charles, le travail, le recueillement, la solitude, et il conclut :

« Je vous envie, je sens que vous sortirez grandi de cet exil. Mais gardez-vous de rompre le charme : en revenant deux jours à Paris, vous risquez de perdre tout ce que vous avez gagné… »

Après quoi, il se recroquevilla sur sa chaise, et l'émotion étant amortie par la fatigue, il eut un petit retour sur lui-même. Sa conduite lui parut presque louche, il alla jusqu'à dire :

— Peut-être tout ça n'est-il pas très franc ?

Cette question l'humilia, mais, trouvant louable de se l'être faite, il accepta un examen de conscience. « En apparence, se dit-il, j'ai des torts envers Charles. Si un autre avait fait ce que j'ai fait, il est probable que je le blâmerais. Au fond, je suis seul à aimer Marie et mon amour est un grand amour… le plus grand amour de ma vie ; il est chaste, il est pur : Dante n'a pas mieux aimé Béatrice. Tandis que, pour Charles, Marie est un tout petit caprice. Si on lui donnait Mauricette des Bouffes, Marie n'existerait plus. Moi, on m'offrirait une Récamier, je n'hésiterais pas, je resterais fidèle à Marie. Donc, je serais un crétin, si je tenais compte de Charles. Les droits réels sont de mon côté… Mes vagues mensonges n'ont aucune importance. Si je ne mentais pas, Charles reviendrait par vanité plus encore que par jalousie et ce serait ignoble |

— Ma réponse est loyale, en somme, affirma-t-il à voix haute, car je veille absolument sur Marie et la façon dont je l'aime est un bien. Sans cet amour, j'aurais pu la désirer involontairement tout comme M Pivon où Doña Sol. Et non seulement je ne la désire point, mais la seule idée de la désirer me remplit d'effroi. Je songerais plutôt à un cambriolage. Si Charles pouvait voir ce qui se passe en moi, il me trouverait ridicule.

Ce dernier mot authentiquait l'innocence de Georges. Il le répétait avec délices. D'ailleurs, tout le soliloque lui avait rendu l'estime de soi-même, avec un supplément, car il admira sa logique. Mais à peine fut-il rapatrié avec sa conscience, que la terreur reprit : il revit l'autre qui s'emparait de Marie et la couvrait de caresses. La rage et le dégoût lui tournaient le cœur, il criait en sanglotant :

— Salaud ! Salaud !... Et il n'a aucun talent.

Depuis l'acrostiche, Marie interprétait les paroles et les gestes de Georges d'une manière nouvelle. Elle leur attribuait toujours la même valeur mystérieuse, mais elle s'y donnait une part plus charmante d'être voilée. Il lui suffisait de se dire tout bas :

Mettez-vous là, que je me mire
À la clarté de vos beaux yeux,

Pour que le jeune homme cessât de paraître sévère et abstrait. Le petit rire argenté était plus fréquent et plus familier. Du matin au soir, Marie transformait Georges, elle lui créait des traits aussi imprévus que les gens du peuple à l'orbe de la lune.

Un soir, Marie dit :

— Il y a relâche demain, et aucune répétition.

Lorsqu'elle eut parlé, ils s'arrêtèrent pour voir couler le fleuve. Pétri de lueurs pâles, méduses de cristal, lézards d'ambre et serpents de nacre, il laissait aussi entr'apercevoir des palais d'enchanteurs renversés au fond de l'onde, des colonnettes oscillantes et des pilastres crevassés. Des barques sinistres et d'énigmatiques péniches dormant dans la pénombre suscitèrent l'antique frisson nomade dans l'âme de Marie. Légère comme un

nuage, en proie à ce frais instinct qui nous pousse à baigner nos sens dans les sites innombrables, elle silla et plana. Ce grand garçon aussi la troublait, plein de choses neuves, ardentes et tumultueuses : il était le mystique rivage perdu dans la brume, ce nouveau monde humain dont l'amour nous promet inlassablement la découverte. Et n'était-elle pas le beau drame de cette jeune tête penchée sur le fleuve ? Dans le furtif passage de son corps au sein terrifiant des phénomènes, Marie voulait sournoisement une agitation incomparable.

En lui aussi, le fleuve éveille les instincts migrateurs. Il voudrait emporter Marie vers ces terres qui s'évanouissent chaque jour et qui furent le vrai séjour des ancêtres. Les terres de l'élevage et du labourage, celles de la cité de pierre et des eaux contraintes, elles sont d'hier. Si l'humanité pouvait avoir des souvenirs à la manière de l'individu, elle verrait d'une part des temps prodigieux passés dans les sites libres, et d'autre part une période insignifiante où les villes sont nées, où les forêts, les brousses, les savanes ont disparu avec une rapidité inconcevable. Mais aussi, comme l'atavisme sauvage se décèle plus profond que l'autre, jusque dans l'âme des petits enfants ! Que d'échos ont répété le cri mélancolique de Jean-Jacques ! Notre chair est encore mystérieusement intégrée aux sylves, aux steppes, aux bords des lacs, des fleuves et des lagunes.

Ils ne s'arrêtèrent qu'un instant, puis, engourdis de rêves, ils reprirent leur route :

— Est-ce que vous savez prédire le temps ? fait Marie.

— Un peu.

Il leva la tête. Un long nuage semblait à l'ancre au-dessus de la Sainte-Chapelle. D'autres, transparents comme du tulle, lactaient la lueur des étoiles. Le ciel était un grand marécage, hanté de flammeroles et semé d'algues pâlissantes.

Elle reprit :

— Pleuvra-t-il demain ?

— Je ne crois pas…

— Alors, je prendrai le bateau jusqu'à Sèvres. Puis, je grimperai la côte et j'irai dans les bois. Je ne serai pas seule… Je demanderai à M Pivon ou à Doña Sol de venir avec moi.

Sa petite voix pure frissonnait d'un plaisir taquin. Elle ajouta, un peu vite et comme haletante :

— Car je suis sûre que cela ne vous amuserait pas.

Il fut saisi de cette terreur qui nous prend devant une promesse trop belle. Et lorsque les coups hachés de son sœur cessèrent de lui couper la parole :

— Quelle idée ! bégaya-t-il. Vous croyez donc que je n'aime pas les bois P

Elle eut son rire léger où la malice féminine filtrait à peine :

— Je pensais à votre travail.

— Mais je me repose quelquefois, fit-il avec énergie,

— Et vous reposeriez-vous demain ?

Elle le regardait. Il n'eut que la force de faire oui, avec la tête.

Ce bateau haletait sur le fleuve terreux, gonflé par les pluies. L'amont avait envoyé des herbes sèches, des brindilles et même des branches ; souvent une strie goudronneuse coupait le courant ; il y avait de longs flots, aux versants creux, où le paysage se déformait indéfiniment, comme dans une collection de glaces concaves. Une lumière sèche, se réverbérant sur les rives, donnait aux cavernes humaines un air stérile et malheureux. Vers Grenelle, les routes se firent crapuleuses. Il y avait peu de monde sur le bateau. Une grosse femme répandait l'odeur des caisses où l'on élève des lapins ; une autre tenait dans son giron un coq sans crête ; deux individus en blaude ardoise mêlaient des histoires de bœufs, d'abattoirs et de godaille ; quelques faces éteintes et monotones voilaient, peut-être, des fièvres furieuses ou des neurasthénies écrasantes.

Marie et Georges enduraient cette espèce d'asphyxie des gens qui partagent une aventure et ne savent que se dire. Car la parole, après les civilisations superposées, est devenue un rite fatal, sans quoi nos sentiments ne peuvent se joindre, et le silence semble pire que le néant : c'est un tombeau.

Jusqu'à Billancourt, Marie s'effraya d'être, à côté de son compagnon, comme si elle en était séparée par un étroit mais profond précipice. Parce qu'elle ne tenait aucun compte de l'expérience, elle attendait, dès le début, quelque douceur semblable à celle de l'acrostiche. Peut-être avait-elle rêvé que Georges apporterait d'autres vers pour elle et les lui réciterait, à la proue du bateau, dans le souffle clair de la brise. À le voir glacé de mutisme, elle eut froid elle-même et fut prise d'aphasie Les peupliers la dégelèrent. Il y en avait une douzaine, hautes créatures frisson-

nantes, qui secouaient une poudre de nickel ; ils lui parurent si gais qu'elle se mit à rire :

— Chez nous, il y en a dans toutes les prairies, dit-elle. Dès qu'on sort de la ville, on les voit en rang d'oignons. Est-ce que vous ne les aimez pas, monsieur Georges ?

La voix argentée le sortit de son asphyxie. Il dit, un peu rauque :

— Je les aime beaucoup…

Comme une feuille se déplie à la lumière, leurs âmes se dilatèrent. Marie fut simplement contente : Georges fit partie du Hasard, comme le déjeuner, les accidents de la côte et les mousses de la forêt. Il sera le camarade, qui marche à côté de vous ; si le poète et l'amoureux demeurent cachés, elle saura pourtant qu'ils existent et elle y prendra plaisir. Peut-être, Georges a-t-il des remords. Il lui est interdit d'aimer Marie. C'est sûrement après une lutte terrible qu'il a cédé. Il a cédé à quelque chose de puissant, car sa volonté est forte : il est doux de se dire qu'on est ce quelque chose.

Le paysage prit une langueur charmante. Des vapeurs se déroulaient à la cime des coteaux, la jeune verdure chanta son hymne, il apparut de grands roseaux dans l'anse d'une île. Georges ne pouvait les voir sans qu'une vive tendresse n'entrât dans son cœur ; plus que les fleurs et plus que les arbres, ils évoquaient en lui le mystère de vivre et le mystère de se reproduire.

Pour Marie, les roseaux n'étaient que de grandes herbes, qui poussent dans les boues où l'on est saisi traîtreusement et où l'on s'enlise. Elle raconta l'histoire d'une amie qui avait péri, dans une

crique de l'Oise, parmi les roseaux d'automne. Georges déclama avec un petit tremblement :

Comme l'eau caressait doucement le rivage,
Je vis venir à moi, dans les grands roseaux verts,
La belle fille heureuse, effarée et sauvage,
Ses cheveux dans ses yeux et riant au travers…

Ces vers, en rappelant l'acrostiche, émurent la jeune femme. Une voix intérieure murmurait :

Mettez-vous là, que je me mire
À la clarté de vos beaux yeux,

Ce qui lui paraissait bien aussi joli, et plus intime, que « la belle fille heureuse, effarée et sauvage ». « Est-ce qu'il m'aimait déjà quand il les a écrits ? » se disait Marie. « Il était pâle… il ne savait peut-être pas… il ne voulait pas… »

Un doute la tracassa. Est-ce qu'il l'aimait après tout, est-ce qu'il se l'avouait ? Aucune parole n'avait été un aveu… seul l'acrostiche… La poésie n'est pas la réalité !

Marie subit une petite révolte. Désormais, l'absence de cet amour eût été intolérable. Georges pouvait lutter, s'il voulait, elle-même lutterait pour qu'ils ne fussent pas amants, mais il lui devait son cœur.

Le pont de Sèvres fut là, vieux pont gercé et presque humble, où des nations de grisettes avaient promené leurs petites chairs fraîches :

— Nous y voilà, dit Marie, avec un léger cri. Nous irons déjeuner là-bas, chez le père Brisemiche.

Comme les hannetons aux soirs chauds, les souvenirs bourdonnaient dans sa tête, avec des odeurs de lilas, de tilleul et de sauge. Ah ! quand la petite Marie marchait au vert des herbages, avec Paul et Virginie. Les moissons levaient au long des lignes, des forêts d'âmes passaient avec les mots, la lectrice semait les graines magiques de sa jeunesse sur les champs pâles des pages.

Tout à coup, et sans le savoir, elle glissa sa petite main sur le bras de Georges. Ce fut l'union des électrodes : le courant avait jailli ; le jeune homme devint fou jusqu'à perdre sa timidité, et ils montèrent à l'assaut, vers la bicoque du père Brisemiche. Le vieux homme les mit tiédir sous les glycines et les chèvrefeuilles. Il apporta une friture de Seine, un vin noir qui limait la langue et du veau roux comme la feuille d'automne.

Les sentiers étaient semés de cendres, on voyait la dentelle verte des carottes, les feuilles chagrines de la pomme de terre, de fumeux panaches d'asperges et les vases fragiles des capucines. Dans ce petit terroir falot et artificieux, le père Brisemiche servait l'Aphrodite. En semaine, les sacrifices étaient rares ; l'autel, montrant ses crevasses, sentait la graisse ancestrale, le beurre rance et les oignons d'antan. Tout autour croissaient des bâtisses sournoises : c'était la vie nouvelle. Elle dévorait la lumière de la guinguette, elle annonçait des temples concurrents où roustissaient les cœurs et les viandes.

— Corbleu ! criait le père Brisemiche, là-dedans, elles mangeront du chameau et du beurre de chien crevé, les bougresses !

Car, dans la clientèle, il ne voyait que le féminin.

Marie et Georges le regardaient accourir, avec une barbe d'Hébreu galicien, un nez qui bifurquait à la pointe et des yeux cam-

pagnols, sans sclérotique.

— Ah ! se lamentait-il, en tirant sur la pointe de ses sourcils, qui faisaient des antennes… quel amour y a eu dans c'te maison. Corbleu ! ce que le bateau y a versé, puis de la côte, puis du chemin de fer… Elles y en ont fait assez ici, madame, de quoi remplir trois cents villages… et encore une ville par-dessus le marché…

Ils l'écoutaient par miettes, sans évoquer cet amour foisonnant, qui eût troublé un dîneur solitaire, ce peuple de midinettes jetant, au hasard des banlieues vertes, ses vœux hagards et ses jeunes chairs tressaillantes. C'est eux-mêmes qu'ils évoquaient ; leurs êtres se répandaient sur l'ambiance comme un fleuve qui déborde. Toutefois, les courses et les discours du vieux leur rendaient quelque appétit, en assoupissant l'inquiétude et détournant les énergies.

Marie goûta la friture, rissolée à point, et même le veau feuille-morte, dont la casserole close avait concentré les arômes. Ensuite, ils montèrent la côte, à l'ombre d'un grand nuage, qui venait d'atteindre le soleil. Jusqu'à la fin de sa vie, Georges reverra ce nuage. Il était fabuleux, avec des sommets et des gorges de marbre nacré, des plumes de cygne et des poudres argentines. Parce qu'il était là, au moment où le jeune homme conduisait Marie vers le bois de Bellevue, tous les beaux cumulus du futur auront un air de fête amoureuse.

Dans cette clairière, le silence est presque parfait. Rien que la circulation sourde et le craquement imperceptible de la vie qui coule, s'anime et s'éteint. L'immense chimie végétale, le travail instable qui sans cesse détruit et refait l'équilibre, les formes qui se souviennent de ce qui fut créé au fond des âges, les sources

fines du sang végétal qui, dans les torses de l'arbre, les cheveux du ramuscule, les lancéoles de l'herbe, forment des fleuves, des rivières, des torrents, avec leurs affluents, leurs deltas et leurs embouchures, — tout cela faisait moins de bruit que les cœurs infimes de l'homme et de la femme…

Marie, d'un petit rire de malice et d'énigme, rompit le silence. Puis, un merle sema son chant bref, un cri d'eau et de cristal, un rouge-gorge s'avança sur le bord d'une branche, montra sa poitrine d'écarlate et repartit au pays vert des ramures.

Levant sa face claire :

— Comme nous sommes seuls, dit Marie, on se croirait à mille lieues de Paris.

Il se pencha sur cette face et, d'un grand effort, il épia les yeux. Elle ne se détourna point ; elle prêta son regard qui avait la fraîcheur des sources et le feu charmant des lampyres. Et elle voulut qu'il parlât d'amour.

— Quand vous êtes chez vous, dit-elle, est-ce que vous pensez à moi ?

— Oui, dit-il dans un souffle.

— Souvent ?

Il n'eut pas la force de répondre ; il inclina la tête.

— Comment y pensez-vous ? Comme un ami ?…

Elle levait sa petite main dans la lueur verte. Il saisit cette main avec crainte ; comme elle ne se retirait point, il fut saisi d'un brusque courage :

— Comme un ami qui souffre.

— De quoi ?

— De vous !

Elle fut aussi saisie que si elle n'avait pas provoqué l'aveu. Et elle refusa de le comprendre tout de suite, elle chercha à retenir un moment l'enivrante incertitude :

— Comment pouvez-vous souffrir de moi ? Je ne vous ai rien fait !

— Ah ! soupira-t-il, en baissant la tête.

Terrifiée, elle sentit qu'il pouvait encore « s'enfuir », elle se hâta de l'amarrer :

— Si Charles n'était pas entre nous, peut-être que vous m'aimeriez ! dit-elle sournoisement.

— Pas mieux que maintenant… On ne peut pas aimer mieux que je ne vous aime !

Il avait la voix si rauque et si brisée qu'on eût dit qu'il sanglotait ; mortellement pâle, tout son être exprimait une émotion épouvantée, discontinue et tragique.

Quelque chose de maternel s'éleva dans le cœur de Marie. Elle attira l'adolescent, elle le força à s'asseoir à côté d'elle. Pendant une minute, elle ne parla pas, palpitante d'amour, de pitié et d'étonnement. Il se calmait un peu, honteux d'avoir été si faible, et fier d'avoir parlé.

Enfin, Marie demanda :

— Pourquoi m'aimez-vous ?

Comme toutes, elle voulait avoir été « reconnue ».

— Je crois, dit-il, que j'ai toujours été sur le point de vous aimer.

Ce n'était pas même faux, comme ce n'aurait été faux ni pour Doña Sol, ni pour M Pivon. La première vision de Marie se perdait dans le brouillard. Ensuite, Georges avait suspendu autour des lambeaux de rêve. Elle avait été la Présence, l'Occasion, et le travail intérieur, qui recrée un être, qui l'adapte pour l'amour, avait refait Marie et créé un éclairage intense pour dégager tout ce qui était charmant en elle.

Marie avait bien plus encore recréé l'image de Georges, et surtout plus rapidement. Son admiration confiante, avant l'acrostiche, excluait presque l'amour. Elle croyait inébranlablement que Georges était un « fort », et que la société compterait avec lui, selon la parole de Charles. L'acrostiche avait transposé toutes les valeurs ; le travail de transformation était devenu foudroyant. Car les femmes ne se bornent pas à exagérer les traits séduisants d'un homme, elles trompent étrangement le « génie de l'espèce », elles vont jusqu'à aimer ce qui leur déplaît par nature.

Le cri de Georges pénétra la chair de Marie. Elle leva des yeux humides et, voulant qu'il se répétât :

— Toujours ?... Alors, je vous ai plu tout de suite ?

— Oh ! oui, murmura-t-il, tandis que la petite main restait posée sur la sienne. Il y avait en vous des choses...

Il chercha quelles étaient ces choses, et ne les trouvant pas, il parla avec agitation :

— Des choses inexprimables… qui ne ressemblaient à rien de ce que j'avais vu chez les autres femmes… votre regard… et votre sourire… et des gestes qui… qui ne sont qu'à vous.

Elle se grisait. À chaque mot elle ajoutait un flot d'images. Elle voyait une Marie inconnue, enchantée, qui n'avait eu qu'à paraître pour qu'un monde nouveau se levât dans Georges. Et s'adjugeant toute espèce de qualités merveilleuses, que d'autres que lui n'avaient pas aperçues et qu'il avait découvertes, elle n'en tirait point d'orgueil. C'était la substance nécessaire à un bel amour. Pour qu'on soit aimée, aimée par choix, et pour qu'on croie, non à un rêve, mais à une réalité, ne faut-il pas que l'on possède, à côté de ce qui vous rend désirable pour tous, des dons mystérieux qui vous rendent irrésistible pour quelques-uns ?

Marie répondit avec fièvre :

— Moi, je vous admirais… j'avais presque peur de vous… je ne savais que vous dire… mais comme j'étais fière lorsque vous veniez me chercher au théâtre ! Puis, quand vous m'avez lu votre acrostiche, j'ai compris que… je vous aurais aimé… si la vie l'avait permis.

— Vous m'auriez aimé ? fit-il douloureusement.

Elle hésita quelques secondes, les paupières entre-closes, puis elle dit, avec courage :

— Je ne veux pas mentir… je vous aime !

Elle serra lentement la main de Georges ; ils demeurèrent immobiles, épuisés par l'émotion. Les îles transparentes des ramures laissaient voir le grand cumulus, qui voilait encore le soleil par son extrémité occidentale. On apercevait des ravins de blancheur fondante, où les feuillages jetaient une teinte d'aigue-marine, et les lueurs qui coulaient dans la futaie avaient une grâce changeante et une langueur lunaire.

— Est-ce que nous faisons mal ? chuchota Marie. Est-ce que nous avons le droit d'être seuls ici et de nous aimer ?

Une inquiétude aiguë transperça le bonheur de Georges. Il répondit :

— Nous avons le droit de nous aimer !

Cette réponse étonna Marie et la scandalisa presque. Ne luttait-il donc pas contre lui-même et n'avait-il pas de remords ? Ne tenait-il plus aucun compte de Charles ? C'était impossible ! Il avait succombé à une passion plus puissante que sa volonté ; mais, tout en se soumettant à cette chose fatale, il fallait qu'il eût la conscience bourrelée.

— Cependant ! objecta-t-elle.

— Vous ne savez donc pas ce que vous êtes pour moi ? s'écria-t-il avec fièvre… Vous êtes ma vie même et je me demande si vous n'êtes pas plus que ma vie… puisque je ne peux plus me figurer le monde sans votre présence… Personne ne vous a aimée et personne ne vous aimera comme je vous aime… C'est impossible ! Et je n'aurais pas le droit de vous aimer ?… Surtout après mes longues, après mes effroyables souffrances ?

— Vos souffrances, fit-elle avidement, vous avez tant souffert ?

L'éloquence envahissait Georges : il éleva une voix pathétique :

— À en mourir ! Que de fois n'ai-je pas été sur le point de me supprimer ! Quels jours j'ai passés et quelles nuits ! Quant à mes luttes… mon Dieu !… Jamais je ne pourrai vous en donner la plus légère idée. J'ai lutté contre moi-même comme contre mon pire ennemi, et si j'avais pu broyer mon âme, je l'aurais fait ! Hélas ! l'amour est victorieux… l'univers entier ne pourrait me l'arracher.. il est en moi comme les battements de mon cœur… il ne peut s'éteindre qu'avec ces battements !

Ces phrases discordes soulevaient un flot d'images dont chacune enivrait Marie : douceur de se figurer Georges pleurant et souffrant auprès de ses livres ou devant sa fenêtre, joie de savoir qu'il avait passé des nuits sans dormir. Elle eut pitié de lui, mais de cette pitié qui veut que la douleur soit, parce que l'amour sans la douleur n'est qu'un pauvre fantôme :

— Moi aussi j'ai lutté ! affirma-t-elle.

Elle le crut et, dans le fond nébuleux de sa mémoire, des témoignages abondèrent, qu'elle se gardait d'examiner et qu'elle tassait au hasard. Ainsi accroissait-elle l'indispensable « récit » et se donnait-elle la grâce des scrupules.

— Oui, reprit-elle avec autorité… j'ai lutté…

Elle sourit, mystérieuse. Car elle sentait qu'elle n'avait pas de vrais devoirs envers Charles, à cause de la mauvaise forme de leur amour. Jamais le sculpteur n'avait souffert. Il était venu, dans un temps où l'ennui oppressait Marie ; leur aventure, veuve de toute forme mystique ou légendaire, fut d'une simplicité révol-

tante. La chanteuse, encore qu'elle en eût paré le souvenir et exalté les moindres anecdotes, n'y songeait pas sans une petite rancune :

— Ne parlons pas de moi, reprit-elle avec ruse… Ah ! je regrette que vous ayez souffert pour moi, et cependant comment faire pour le regretter tout à fait ?

— Ne le regrettez pas ! balbutia-t-il. Puisque je vous aime, je serais honteux de n'avoir pas souffert pour vous… je me mépriserais.

— Ah ! vrai ? vrai ? cria-t-elle, les yeux brillants… Vous vous mépriseriez ? C'est beau d'avoir dit cela.

Il n'était plus besoin de paroles, le rêve de Marie atteignait sa perfection ; elle ferma les yeux, heureuse. Quand elle les rouvrit, Georges se penchait sur elle. La crainte le faisait grelotter ; trois fois déjà, il avait approché ses lèvres des lèvres de la jeune femme. Elle comprit qu'il n'oserait jamais aller tout seul jusqu'au terme et, avec un sourire dormassant, elle éleva un peu la tête. Et comme les bouches se tendaient, elle attacha ses mains aux épaules de Georges.

Ainsi fut leur premier baiser. Trop hâtif et trop bref, il était presque abstrait. Mais il tua la timidité de Georges et, tout de suite, saisissant la tête de Marie, il recommença, il connut cette volupté mystérieuse, imparfaite et violente qui vient de la rencontre des lèvres. Elle parut sans fin. Il revenait toujours à cette fleur rouge, il y cherchait quelque chose d'inextinguible, le rêve même de la chair, le désir humble et magnifique, minuscule et sans bornes.

— Ah ! cria-t-il haletant de victoire et pâle d'extase… j'aurai pourtant vécu !

Elle goûtait une joie moins neuve, mais tout aussi fervente, elle avait les pupilles dilatées et bleuies, le visage égaré.

— M'aimes-tu ? fit-elle.

— Vous aimer ! grondait-il. Je fais bien : plus que vous aimer !

Elle le pressa contre son cœur et déjà c'était, dans tout son corps, comme si elle se donnait. Mais elle résistait, elle connaissait trop le prix de cette ardeur inassouvie qui nous dévore et qui nous multiplie ; elle voulait que Georges attendît de longs jours. Et posant la tête dans le cou du jeune homme, elle chuchotait :

— Ne bouge pas, mon cher petit…

Lui, sentant contre son visage la gorge nue de Marie et contre sa poitrine, une poitrine qui tressaillait, demeurait dans une léthargie délicieuse. Longtemps, ils s'anéantirent dans ce désir passif qui est le renoncement mystique de l'amour. Puis, il voulut ressaisir la fleur rouge. Toute la personne de Marie était maintenant plus proche et plus familière. Georges la saisit à pleins bras et l'autre désir devint indomptable.

— Marie ! fit-il tout bas.

Elle comprit la supplication, elle se sentit défaillir. S'il s'était hâté, peut-être succombait-elle, comme aussi si elle avait créé moins de belles fables. Trop de crainte le retenait encore et certains gestes, à travers son ivresse, ressemblaient à des gestes de crime. Elle put donc se ressaisir. Comme il la pressait plus fort,

elle se roidit un peu, avec la vision d'un amour ensorcelé par la résistance, elle balbutia d'une voix plaintive :

— Non !... pas encore, Georges... pas encore !

Elle n'eut guère de peine à le repousser. Il dénoua son étreinte, se redressa et, la tête entre les poings, il devint triste. C'était soudain la défaite. Les paroles, les baisers, les étreintes, tout s'évanouissait, comme le nuage, là-haut, dans la lumière. Pour l'âme surchauffée, demain n'existait pas, le drame humain tenait ici, dans ces hêtres, dans ces lueurs pleurant en larges gouttes sur les pénombres, et n'avoir pas Marie maintenant, c'était mourir. Il dit, accablé :

— Vous ne m'aimez pas |

— Oh ! mon tout petit ! cria-t-elle.

Elle lui renversa la tête et, la tenant sur son bras, elle la couvrit de baisers légers et tendres. Elle comprenait bien sa peine et sa peur.

— Tu le verras bien, si je t'aime ! balbutia-t-elle. Mais je te jure, Georges, maintenant il ne faut pas !

— Et pourquoi ? gémit-il.

— Il ne faut pas, il ne faut pas !... Une femme fait mal quand elle se donne tout de suite... elle est un peu méprisable... et tu le sais bien. Et tu ne diras pas le contraire ! Tu m'aimerais moins...

— Oh ! protesta-t-il... moins t'aimer !... Parce que tu aurais eu pitié de moi... Alors, il faut souffrir encore... passer des nuits sans sommeil... attendre avec l'idée perpétuelle d'une catastrophe... et mourir de jalousie ?

Marie berçait avec pitié la jeune tête ardente, mais tout son instinct savait que Georges devait souffrir, et que c'était bien et que c'était beau.

— Mon pauvre petit, c'est pour vous que je le veux. Il ne faut pas que vous me méprisiez… vous n'auriez pas l'amour que vous méritez… puis…

Elle détourna la tête, ses joues brûlèrent :

— Puis, il y a quelque chose qui doit finir… Ce soir même, j'écrirai, je serai libre, personne n'aura de reproches à nous faire.

Il demeura saisi de ces paroles et n'osa plus rien dire. Le soleil déclinait, dans tout le bois, les ombres étaient plus longues et la lumière moins chaude.

— Il faut partir ! dit Marie.

Il ressaisit une fois de plus la fleur rouge ; leur baiser, tantôt immobile et comme anéanti dans la volupté, tantôt plein de hâte et de fièvre, dura jusqu'à l'essoufflement :

— Vous écrirez ce soir ?… Vous le jurez ? chuchota-t-il.

Elle fit oui de la tête. Les yeux perdus dans ces futaies où ils venaient de vivre leur pauvre et prodigieuse aventure, ils écoutaient avec inquiétude le froissement de leurs pas sur la mousse et les feuilles mortes.

C'était le lendemain. Georges devait retrouver Marie chez elle, à quatre heures de l'après-midi. Depuis longtemps, il rôdait au Luxembourg ; le jardin semblait rétréci et presque fantastique ; les arbres et les êtres étaient de pures représentations, des formes qui semblaient surgir de ce moi nébuleux, dont les idéa-

listes purs font notre univers. Il semblait qu'un acte de volonté les chasserait ou qu'un désir leur ferait subir les plus étranges métamorphoses. Combien la clairière où Georges avait tenu Marie contre son cœur était plus belle ! Les ramures frissonnaient encore et leurs ombres se déplaçaient autour du visage pâle et des grands cheveux de Marie… La fleur rouge ! Elle était là-bas, dans une de ces petites cavernes fragiles, où les humains répètent inlassablement leurs gestes. Rien que de la savoir là-bas, toute chose devenait passionnante.

L'heure approchant, Georges longea la fontaine de Médicis, tourna le Panthéon et parvint dans la rue des Boulangers. Il monta l'escalier noir et vieux, qui vacillait pour avoir porté des générations d'hommes. C'était un escalier d'amour. Georges songeait aux milliers d'hommes qui l'avaient gravi avant lui, et dont la poitrine battait comme la sienne. Ils montaient au craquement des marches, ils allaient vers les lèvres fraîches, ils remplissaient ces pénombres moisies de leur émotion ; une petite créature, leur semblable, donnait une signification féerique à tous les actes ternes, moroses et monotones de leur court pèlerinage…

Tout en rêvant, il parvint à ce palier où tant de fois il avait eu la fièvre et il agita le pied de lapin.

Les gonds grincèrent, une lueur pâle encadra la tête de Marie, puis il apparut une barbe brune, un visage jovial :

— Bonjour, vieux frère |

La voix de Charles retentissait comme un aboiement et sa main, saisissant celle du visiteur, donna une secousse cordiale.

« Cela va s'expliquer… il vient de revenir ! », s'affirmait tout bas Georges.

Il tremblait d'horreur ; sa personne semblait faite de fragments douloureux, Charles criait :

— Je suis rentré hier soir, à l'improviste !… C'est un de mes systèmes… Eh ! bien, qu'est-ce que vous avez, antique camarade ? Êtes-vous stupéfait ou stupéfié ? Ou l'un et l'autre ? Ou encore, auriez-vous gravi l'escalier d'une guibolle trop véloce ? Ou même sortiriez-vous des flancs augustes d'un mannezingue ?

— Alors, fit Georges d'un air abruti, vous êtes rentré hier soir ?

— Par le train de neuf heures trente-trois minutes, psalmodia Charles. Et entrez donc dans le palace.

Georges entra sans regarder Marie. Un calme léthargique lui était venu ; des cloches aiguës lui sonnaient dans le crâne : comme il serait agréable de mourir après avoir assassiné les deux autres !

— Vous êtes content de votre villégiature ? demanda-t-il avec un sourire affreux.

Tout à coup le calme se rompit, il lui sembla que son cerveau s'aplatissait et que son cœur tombait dans le ventre. Il se dit : « Elle a couché avec lui ! » La phrase, d'abord aussi pesante qu'un roc, se répéta avec une rapidité vertigineuse. La bouche de Charles sur celle de Marie, exactement comme sa bouche à lui, Georges, dans le bois de Bellevue ! Et la bouche de Marie, exactement aussi comme elle se donnait hier ! Ensuite, Charles étreignait Marie : l'image de leur acte eut une réalité monstrueuse.

— Content ! hurlait le sculpteur. Ah ! mon petit pontife, j'ai été créé une deuxième fois. L'Océan des Atlantes m'a infusé un sérum vierge… Je vais lutter… Ah ! ah l'on va voir de quelles algues je me chauffe !

Il allait, suant d'enthousiasme. La voix intérieure répétait : « Elle a dormi avec lui ! »

Après plusieurs tentatives infructueuses, Georges réussit à jeter un coup d'œil sur Marie. Ce fut un coup d'œil très court et invraisemblablement complet. La chanteuse se clicha sur la rétine avec une telle force que jamais cette effigie ne se confondrait avec aucune autre. Le visage était las et mal poudré, les yeux brumeux, les lèvres pâlissantes. Les paupières étaient meurtries. « Elle a pris du plaisir avec lui ! » songea brutalement Georges. Un sanglot lui monta par la poitrine, qu'il étouffa comme il eût étouffé une bête. Il revit de nouveau, mais mieux encore, l'acte. Les yeux de Marie chaviraient, ils avaient cette expression que Georges adorait hier, quand l'iris devenait tout mince, la pupille énorme et qu'un nuage s'abattait sur le regard… Oui, ses yeux étaient ainsi, pendant que le sculpteur…

— Tu verras mes esquisses, persévérait Charles. Car je n'ai voulu faire que des esquisses. Oui, mon cher, voulu. Je sentais qu'il ne fallait pas aller plus loin, que je fabriquais les matériaux de mes œuvres prochaines, mais essayer de réaliser une de ces œuvres, ç'aurait été une incommensurable jocrisserie !… Qu'est-ce que je faisais là-bas, en effet ? Je me renouvelais… j'étais en état de fermentation, d'éclosion, de bourgeonnement. Dès lors, rien d'achevé ne pouvait sortir de moi. Mon devoir était de noter seulement les métamorphoses successives de mon individu… afin de les retrouver plus tard, lorsque, l'évolution étant accomplie, je

serais en état d'équilibre… En un mot, je devais travailler en brut, en vrac… Je me vante de l'avoir fait !

Il marchait, il agitait ses petites mains velues, ainsi qu'il devait le faire jusqu'à son dernier jour.

« Est-ce qu'elle n'a vraiment pas fait de résistance ? » songeait Georges.

Il vit une lutte, Marie se dérobait ou même fuyait à travers la chambre : Charles la saisissait et l'étreignait ; peu à peu, elle cédait, conquise : c'était aussi hideux que si elle avait cédé tout de suite. Il fallait toujours en revenir au mélange de leurs lèvres et de leurs chairs ; le reste n'était que l'ombre d'une ombre… Une Stupeur saisissait Georges ; les rêves noirs coulaient, avec toutes ces résurrections de souvenirs qui s'entrechoquent, s'élèvent, retentissent comme les flots d'équinoxe. Ah ! Marie, hier les cloches sonnaient la Pâque du cœur. Il y avait abondance dans les futaies et les herbages ; les rivières versaient leur âme transparente ; le vent soufflait sans entraves sa force et sa fécondité… On sentait que tant de vies et tant de morts n'avaient pu défraîchir ni le pétale encore enclos, ni l'adulte jaillissant de l'enfance… Quand Georges vous baisait la bouche, ô Marie ! tout ce qui l'avait ému depuis sa naissance était dans ce baiser, toute sa mémoire de l'esprit et des sens, tout ce qu'il avait reçu par héritage des peuples d'hommes dont chacun est issu. Malgré tous les mensonges que vous vous étiez racontés, malgré les petites fausseté et les petites trahisons qui vous avaient menés sous le hêtre, vous aviez fini par être aussi sincères que les bêtes qui se pourchassent dans le désert. À cette sincérité, vous joigniez alors le contenu bizarre, incohérent mais féerique, du cerveau humain. Quand Georges contemplait votre visage blanc et vos lèvres avi-

vées par le rouge des parfumeurs, qu'il se penchait sur vos yeux que la volupté emplissait de nuages, ou qu'il touchait les êtres innombrables de votre chevelure, qui pourrait dire tout ce qui lui apparaissait en une seule seconde ? Un val enfoui, petite tache verte au creux des montagnes, ou les pays d'argent de l'Himalaya ; un nid d'oiseau oscillant dans les roseaux d'un marécage ou une cathédrale surgie dans le crépuscule et faisant un second crépuscule avec ses verrières ; une petite rue où la mousse et le lichen refont la nature, ou une grande cité en tumulte ; une flaque d'eau dans un chemin creux ou un fleuve trouant la sylve ; un enfant jouant à la marelle ou des foules en proie aux cauchemars du désir, du besoin, de la crainte et de la fatigue.

— Et toi ? cingla la voix criarde de Charles. Qu'est-ce que tu as fait ?

Georges se secoua, comme s'il venait de recevoir une averse sur les épaules. Puis, il répondit :

— Pas grand'chose |

Ce qui fit rire Charles.

— Bah ! toi… tu as le temps ! Ta marche sera lente, mais irrésistible. Et, à propos, que je te remercie… Marie m'a dit que tu avais été très chic… Ça ne m'étonne pas d'ailleurs… De toi, rien ne m'étonne !

La sueur coulait des tempes de Georges. Il pensa : « C'est pourtant vrai qu'il avait confiance en moi et que j'étais le gardien de Marie. S'il savait, c'est lui qui m'accuserait de trahison ! »

Partie 2

Après une heure d'intervalle, les mots sonnaient encore aux oreilles de Georges :

— Bon pour le service armé !

Tantôt c'était une délivrance et tantôt une condamnation… Il semblait pourtant que la délivrance l'emportât. Depuis le 2 août, Georges souffrait d'une incertitude chronique qui, par intermittences, devenait aiguë. Le regard des femmes le remplissait de honte. À cause de sa charpente trop robuste, elles le considéraient avec défaveur, et plus d'une avait fait entendre le mot redoutable : « Embusqué ! » Il se glissait furtivement le long des murs ; il fuyait les jolis visages autant que les faces brutales :

— C'était intolérable !… J'ai bien fait de m'engager… Après tout, la guerre sera sans doute finie… avant que…

Il n'acheva point. Sans ressentir aucune prédilection pour la bataille, il subissait des élans soudains, où l'excitation de la jeunesse l'emportait vers les mystérieux héroïsmes. Et il osait maintenant contempler le flot de chair féminine qui coulait à travers la grande ville aussi abondamment que les eaux dans la montagne. Comme il y en avait ! Il semblait qu'on n'eût qu'un geste à faire — et elles demeuraient aussi lointaines que les sauvagesses cachées dans la brousse. Si encore il avait prétendu choisir ! Une laide lui suffirait bien, pourvu qu'elle ne fût pas repoussante.

Il allait, sa timidité tendue devant lui comme un grillage de fer, à la recherche de la formule libératrice. Les femmes demeuraient des substances insaisissables, inaccessibles. Il songeait à Marie avec un désespoir intolérable. L'avait-elle vraiment

oublié ? Où vivait-elle ? Que dirait-elle si elle savait qu'il venait de s'engager ?

Une petite brume jaunâtre s'empara de la ville et Georges, ayant longtemps erré à la poursuite de celle qu'il n'atteindrait pas, se vit dans la rue Gay-Lussac, devant la maison où habitait un camarade nommé Bonnefoz, sur qui, de tout temps, il avait exercé une influence flatteuse.

« Allons le voir ! » se dit-il, sûr d'être admiré.

Quand il eut sonné trois fois, la porte s'entr'ouvrit ; il vit la petite Rose Bonnefoz :

— Oh ! c'est vous, fit-elle… Alors, vous pouvez entrer.

Il entra, tandis que la petite Rose disait :

— Maman est sortie… Émile est sorti… les bonnes sont sorties… Je suis toute seule.

Une natte blonde, tressée comme un câble, lui frétillait dans le dos ; des yeux tabac turc, longs et d'une finesse câline, éclairaient un visage mat où le hâle léger ressemblait à une pénombre ; la bouche était continuellement entr'ouverte. Une mystérieuse volupté sourdait de cette jeune créature.

« Elle a subitement grandi », songeait Georges.

— Quel âge avez-vous, maintenant ?

— Je viens d'attraper quinze ans !

Et donnant un petit coup sur sa jupe courte :

— Si vous pouvez attendre trois quarts d'heure, vous verrez Émile.

— Vous avez joliment grandi !

— S'pas ? fit-elle avec joie… Je grandis comme un arbre… Entrez là-dedans, m'sieu Georges.

Elle montrait un petit salon rouge, où s'entassaient toute espèce de vieux meubles.

— Là ! fit la petite Rose… Posez-vous… je vais vous jouer un carillon…

Georges s'enfouit dans une bergère, qui tremblait sur ses pattes, pendant que Rose prenait, sur la cheminée, une boîte à musique. Un air léger frissonna, jailli de très loin, d'un pays de brume, de feuilles vertes et d'étangs.

Il écouta, pris de langueur, en contemplant la fillette. On n'aurait pu dire si elle était adulte. Son visage fin décelait l'étourderie de la gamine et le rêve confus de la femme. Sa hanche était faite, son cou déjà paré de la grâce des belles. Subitement, il en fut amoureux. Il en fut amoureux comme s'il avait vécu une saison auprès d'elle — aussi amoureux que de Marie, quoique d'une façon extraordinairement différente. Et il épiait, exténué de tendresse, la petite jupe frémissant aux gestes de Rose et l'éclair argentin des dents.

— C'est joli, s'pas ? murmurait-elle… Je passerais des heures à l'écouter… on dirait de l'eau qui chante !

— De l'eau qui chante ! répéta-t-il d'une voix rauque et sournoise… C'est très joli ce que vous dites là.

— C'est joli ? Vrai ? Je ne savais pas.

Elle s'approcha de la bergère et s'assit sur le coin, avec un sourire gamin. Puis, saisissant la longue natte rayonnante, elle en donna un coup léger sur le visage du jeune homme. Il devint si pâle qu'elle s'en aperçut.

— Qu'est-ce que vous avez ?

Il ne répondit pas ; il la regardait fixement d'une manière pathétique, tendre, suppliante :

— Ah ! fit-elle.

Elle rougit un peu.

Àtravers la voix argentée du carillon, chacun entendait battre le cœur de l'autre. Complices de quelque chose qui n'existait encore que dans les ténèbres du mot, une même agitation, une même ruse, inclinaient leurs têtes. Mais la petite Rose était éparse et enfantine, tandis que Georges connaissait son péché pour n'avoir pas cessé de l'accomplir, en pensée, avec des centaines de passantes.

Àla fin, il voulut parler, et soulevant ses mots ainsi que des fardeaux :

— Vos cheveux sont beaux comme le soleil ! bégaya-t-il.

Elle se mit à rire, d'un rire faux, charmant et agressif, avec ce halètement de la gorge, ce rythme saisissant et doux, qui n'a toute sa grâce que chez les oiseaux et les jeunes femmes. D'une main qui tremblait si fort qu'il dut s'y reprendre, il saisit la tresse lumineuse et la porta lui-même à son visage. Voyant que la petite se penchait, il posa longuement les lèvres sur l'herbe humaine.

D'abord Rose le regarda faire : ses yeux se brouillaient ; puis, avec un petit soupir, elle ferma les cils.

« Elle consent », se dit-il.

La joie de cette complicité fut trop violente : elle l'anéantit ; il n'eut même plus la force de retenir la chevelure, et pendant plusieurs secondes, ils palpitèrent, trop pleins de leur péché pour l'accomplir. Enfin, il avança le bras ; il vit tout proche l'émouvant visage pâle, avec la bouche entr'ouverte.

« Sait-elle seulement ce qu'est un baiser ? songeait-il. Ne va-t-elle pas avoir peur et s'enfuir ? »

Mais ce qui le poussait était plus fort que sa vie même… Il embrassa le front, puis les yeux, dont il sentit frémir les pétales, puis les lèvres. Qu'elles étaient jeunes, qu'elles étaient neuves, avec leur mouillure pareille à celle des petits enfants, leur pulpe ensemble ferme et fondante :

— Rose ! Rose ! gémissait-il… si tu savais !

Elle goûtait les baisers, comme un fruit inconnu ; elle ne savait même pas qu'il fallait les rendre. Et cela dura. Puis, comme si elle recevait une leçon subite de l'inconnu, elle attacha sa bouche à celle de Georges.

Il sentit que, s'il le voulait, elle s'abandonnerait comme une petite biche au fond des bois ; un torrent de sang aveugla sa volonté et toutefois, à travers le saisissement de la volupté et de la victoire, il pensait à l'âge de Rose, il se disait avec effroi :

« Elle est trop jeune… »

L'était-elle ? Est-ce que, à quinze ans, leur consentement ne suffit pas ? Il cherchait à se rappeler des textes ; d'autre part, il se figurait l'horreur des parents et d'Émile. Pour eux, elle était une enfant, et rien de plus.

« Non ! non ! ce n'est pas une enfant ! » songeait-il, tandis qu'il couvrait de baisers le visage de la fillette.

Et il lui semblait que, s'il pouvait seulement la posséder, peu importerait de mourir…

Les yeux de Rose étaient clos ; elle respirait à peine ; une langueur extraordinaire se mêlait sur son visage à l'ardeur sensuelle ; sa personnalité s'évanouissait sous des énergies implacables, forcenées et ravissantes.

Georges s'agenouilla ; et, ayant longuement baisé la cheville de Rose, sa bouche remonta le long du bas turquoise… La petite dentelle du pantalon fut un obstacle sacré, infranchissable ; il demeurait abîmé dans son désir :

« Je ne dois pas ! »

Pris au piège de ce commandement, il percevait de toutes parts des forces et des êtres qui ne voulaient pas qu'il possédât la petite Rose ; un individu sauvage clamait, plaintif et furieux, suppliant et révolté, tandis que l'individu social écoutait les lois et sanctionnait les morales. À vrai dire, celui-ci parut vaincu. Il concédait à l'autre que l'interdiction de posséder Rose était abusive et intolérable. Il n'aurait fait aucune défense, s'il avait été sûr que l'acte demeurerait inconnu ; mais il communiquait sa crainte au sauvage.

« Elle est femme ! affirmait le sauvage… Si je ne la cueille pas, un autre la cueillera !

« C'est une enfant ! » répondait l'autre…

Tous deux craignaient un fantôme absurde et redoutable. Un moment, le sauvage l'emporta ; le baiser déplaça la fragile barrière.

La peur fut tout de même la plus forte. Le jeune homme se releva ; il prit la petite sur ses genoux et, la pressant contre lui, il murmurait à travers le déluge des caresses :

— Oh ! Rose… je t'aime comme si je t'avais aimé toute ma vie… je t'aime comme si tu étais toutes les femmes… je pourrais mourir mille fois sans oublier cette minute.

Elle écoutait, les yeux entreclos, folle de ce désir, accru à chaque rencontre de leurs bouches, qu'elle sentait inassouvi et dont elle ne concevait pas l'au-delà. Leurs membres étaient enlacés, leurs poitrines unies et Georges, fondu de passion, convulsé d'angoisse, ferma les yeux :

« Je suis perdu ! » se dit-il.

La sonnerie d'un timbre les fit sursauter :

— C'est à la porte ! chuchota Rose.

La ruse féminine, développée par mille siècles de servitude, composa instantanément son visage :

— C'est rien ! reprit-elle avec un sourire. Maman, papa ou Émile ont la clef : Les bonnes aussi.

Tandis que Georges demeurait stupide, elle alla ouvrir la porte. On entendit une voix molle et un zézaiement ; Rose reparut.

— C'est quelque chose de l'électricité, dit-elle en agitant un imprimé.

Mais elle était redevenue étrangère. Ses yeux s'ouvraient larges, innocents et clairs. La crise semblait perdue dans un passé incalculable :

— Tiens ! fit-elle. Le carillon est arrêté.

Elle remonta vivement la frêle mécanique ; les notes légères reprirent, comme perdues au loin, sur un polder, dans le vent du large.

— Ce qu'il est frais ! s'exclamait-elle… C'est une musique d'éventail…

Il n'osait pas parler. Il était comme un homme plein de souvenirs anciens, merveilleux et poignants, et qui ne sait à qui en faire la confidence.

« Pourtant, cela se passait, il y a une minute ! »

Il ne pouvait se le persuader, il doutait presque qu'il se fût passé quelque chose.

— Rose ? dit-il si bas qu'elle l'entendit à peine.

Elle tourna vers lui sa bouche rieuse :

— Quelle heure est-il ?

Et avant qu'il eût tiré sa montre :

— Près de quatre heures… Maman va revenir… Oh ! écoutez, c'est ce passage qui est le plus joli.

Georges fut saisi d'épouvante : il crut que, jamais plus, elle ne voudrait se rappeler leur étreinte ; un froid polaire lui glaça les omoplates ; il gémit :

— Est-ce que tu m'aimes, Rose ?

Elle, plissant ses paupières fines, rapprocha son oreille du carillon et prit un air moqueur :

— Je ne sais pas !

Il se laissa tomber sur une chaise et se cacha le visage. Elle le considérait avec étonnement et satisfaction :

— Ben si ! reprit-elle, indulgente et curieuse… Et vous, est-ce que vous m'aimez ?

— Oh ! s'écria-t-il… si je vous aime !

Il s'était relevé, les yeux pleins de larmes, et il s'avançait sur Rose. Elle recula jusqu'à la cheminée et se débattit un peu lorsqu'il referma les bras sur elle. Puis, elle demeura immobile, acceptant des baisers sur la joue, mais refusant ses lèvres.

— Tu as déjà tout oublié ! cria-t-il avec désespoir.

Elle tendit l'oreille et murmura, d'un air gourmand :

— Vous m'écrirez une lettre, dites ?

Une clef s'introduisait dans la serrure :

— V'là maman.

Un bruit de jupes traversa l'antichambre, tandis que la petite Rose s'écriait :

— Bonjour, m'man… Est-ce qu'Émile ne va pas rentrer ? Y a m'sieu Georges qui voudrait le voir.

M Bonnefoz montra le visage tendu d'une femme qui a rôdé au Louvre ou au Printemps. Elle regarda Georges sans aucunement soupçonner qu'il était devenu l'ennemi de sa race.

— Je ne sais pas du tout quand Émile rentrera, répondit-elle, en échangeant un sourire et quelques paroles avec le triste Georges qui finit par repêcher une formule :

— J'espère être plus heureux une autre fois.

Lorsqu'il se retira, Rose fit quelques pas dans le corridor.

— N'oubliez pas la lettre ! chuchota-t-elle.

Il revit, sur le visage blanc, la langueur ardente et terrible.

Georges se heurtait à un instinct irréductible. Cet instinct lui affirmait qu'il n'avait cédé à aucune considération morale et que sa retenue ne servait à rien : Rose s'offrirait à un autre comme elle s'était offerte à lui. Et l'autre ne reculerait point. La chute serait aussi fatale que le cours des saisons :

— Je n'ai cédé qu'à la frousse ! concéda-t-il. Rien de plus…

Àforce de se le répéter, il sentit un soulagement bizarre, et d'autres émotions, venues sournoisement de l'arrière, se mirent à le harceler. Il s'avoua qu'il aimait Rose autant qu'il avait aimé Marie. Et même, ces deux amours, malgré l'extrême dissemblance de leurs genèses, ne différaient que par quelques points.

Sans doute la sensualité dominait dans l'image de Rose, tandis que, avec Marie, une crise idéaliste avait longtemps amorti et même éteint le désir. Mais le même instinct religieux divinisait les deux légendes et les enveloppait d'une atmosphère identique. La soudaineté et la brièveté de la dernière aventure ne l'empêchaient point d'être déjà un univers de souvenirs. Lorsqu'il se reportait à la minute où le carillon éleva sa voix frêle, l'événement se perdait dans un passé insondable. S'il songeait à la première caresse de la natte blonde, il la voyait à une distance extraordinaire de l'étreinte qui avait suivi. Il se disait naïvement :

— N'est-il pas monstrueux qu'il ait suffi de quelques gestes pour que j'aime Rose ?

Ces paroles, en précisant sa pensée, l'atterrèrent ; il conçut que la fillette produirait exactement le même effet sur tous ceux avec qui elle ferait le même geste. Son charme était soudain, innombrable, irrésistible.

La jalousie planta ses crocs. Dans des pénombres équivoques, il ne cessait plus de voir des rivaux qui se substituaient à lui, recevaient comme lui la grâce incomparable, prenaient Rose sur leurs genoux, goûtaient, une à une, les aventures subtiles de l'avant-volupté et, de plus, la possédaient…

Il poussa un gémissement, il se mit à fuir à travers les rues, traqué par la jalousie comme par une bête carnivore.

Il passa trois jours noirs et merveilleux. Rose, la guerre, son départ, le saisissaient à son réveil, mais Rose était de beaucoup la plus forte. Elle était éparpillée en molécules innombrables dans chacun de ses sens, et concentrée dans chaque battement de son cœur. Sa narine ne cessait d'évoquer l'odeur légère de la peau et

des vêtements. Son ouïe ne cessait d'entendre une voix trouble et mutine, un rire de cristal et de rivière. Son toucher se grisait inlassablement de la trace indélébile des lèvres, du cou, des cheveux. Sa vue recréait, nuit et jour, le visage pâle et chaud, les flammes humides des yeux, la langueur où retombait cette tresse tissée de soleil, qui avait commencé l'attaque. Il murmurait à chaque minute du jour :

— Rose… Rose !… petite Rose…

Il chavirait d'amour, d'humilité, de haines subites et de tendresses déchirantes. Souvent, il chantait, sur un air ancien :

Rose défit sa chaussure
Et mit, d'un air ingénu,
Son petit pied dans l'eau pure,
Je ne vis pas son pied nu.

Il répétait avec exaltation :

Son petit pied dans l'eau pure !

Ou encore :

Je veux te raconter, à noble enchanteresse,
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse.

Des larmes lui montaient aux yeux, avec un désir si beau, si poignant et si pathétique, qu'il ne savait pas si c'était une joie ou un désespoir.

Trois jours de suite, il se mit en route pour aller voir Rose. Quand il arrivait en vue de la maison, une terreur tragique lui fauchait les chevilles. Les parents et Émile savaient… On le jetterait à la porte. Rose serait emprisonnée. Les images folles le sui-

vaient, si rapides qu'il en suffoquait, et quand il parvenait à les chasser, il demeurait sans force, saisi d'une peur vide, aussi déprimante que la peur imagée.

Comme il errait, le quatrième jour, près de la demeure enchantée, Émile Bonnefoz parut. Et soudain, Émile lui fut très cher. Il ressemblait extraordinairement à Rose, par le disparate des yeux bruns et des cheveux blonds, par le teint, la bouche et presque la démarche. Il avait eu un petit saisissement, mais le sourire d'Émile lui dispensa une sécurité délicieuse :

— Veine ! dit Émile… J'ai regretté de n'être pas là l'autre jour.

— Moi aussi, j'ai regretté de ne pas te trouver, affirma Georges.

Leur amitié était semblable à ces sources qui tantôt s'écoulent et tantôt tarissent. Parfois, elle avait été vive. Les intermittences venaient de Georges : Émile était fidèle.

— Tu t'es engagé ! fit Émile…

Son regard enveloppait Georges d'une admiration ingénue.

— Moi, père ne veut pas encore, soupira-t-il.

— Tu as six mois de moins que moi ! fit Georges avec indulgence. Tu peux encore attendre.

Cette réponse ravit Émile. Il serra tendrement la main de son ami :

— Tu montes un moment ?

— Je veux bien ! répondit Georges dont les mains tremblèrent.

Émile l'emmena dans une chambre minuscule, qui était la sienne, et qu'il dénommait la Cahute. Un lit de cuivre en mangeait la moitié. Sur une table grande comme un guéridon, traînassaient quelques livres, un encrier et du papier à écrire ; un violon se cachait dans son cercueil noir : au mur, deux cartes Taride — la France et l'Europe — des photographies, quelques tableautins, quelques gravures.

— Le communiqué est acceptable ! dit Émile en tirant l'Intransigeant de sa poche. Ça durera jusqu'à l'hiver… Puis, il y aura des épidémies…

— Oui, mais ils subiront nos conditions ! affirma avantageusement Georges.

— Tu crois ? cria Émile avec exaltation.

— J'en suis sûr !

Georges, tournant vers son ami un visage soudain si martial que l'autre en demeura confondu, jouit de son autorité, puis, une impatience terrible lui comprima les côtes ; la petite chambre se révéla asphyxiante… Émile continuait à dérouler des souvenirs et des confidences. Il exigea des canons, réclama des inventeurs, redouta que Joffre ne fût flasque et s'indigna de ne pas voir surgir de jeunes chefs étincelants de génie :

— Les vieux obstruent ! gémissait-il. C'est tellement épouvantable que je m'éveille la nuit et que j'ai envie de pleurer. Des inconnus sont là… j'en suis sûr, prêts à sauver la France… ils se heurtent aux règlements et aux culottes de peau comme des prisonniers aux barreaux de leur cachot… Ah ! c'est affreux ! c'est infâme !… Un dictateur. et la guillotine !

— Oui, la guillotine ! cria Georges, subissant la contagion.

Ce ne fut qu'un cri. Malgré un effort loyal, il ne pensait plus qu'à Rose. Elle était là… quelques pas à faire… et c'était plus impossible que de grimper aux murailles.

— Il y a un colonel dont la femme et les trois filles ont été violées… à Saint-Quentin, racontait Émile. Toutes quatre sont enceintes… Il faudra livrer les Boches aux Sénégalais, aux Maoris et aux Sikhs |

Àl'idée que Rose aurait pu être violée, une sueur filtra aux tempes de Georges.

— I] faut que les officiers, les hobereaux et les bourgeois boches reconstruisent de leurs mains les cités détruites ! exigeait Émile,

— Il le faut ! approuva Georges mollement et les yeux tournés vers la porte.

Il cherchait un « truc » pour voir, ou entrevoir Rose…

— Tes parents vont bien ? demanda-t-il, ce qui étonna Émile, car jamais cette question ne se posait entre eux.

— Très bien ! dit-il, avec un embarras qui effraya Georges : contre toute évidence, il Y vit un soupçon.

Mais Émile, avec une subite véhémence :

— Dans six mois, moi aussi, je veux m'engager.

Cette promesse réchauffait sa conscience, il regarda son ami avec une admiration plus allègre, et qu'il brûla de faire partager :

— Veux-tu voir maman ?

— Sans doute, répondit Georges, feignant la placidité.

Ses lèvres tremblaient ; le sang retombait au cœur en gros bouillons.

Il suivit Émile en grelottant, les jarrets fondus, avec une terreur qui croissait à chaque pas. M Bonnefoz le reçut dans la salle à manger, où elle examinait avec affliction une cafetière d'argent bossuée :

— C'est épouvantable… c'est épouvantable ! gémissait-elle… Je voudrais bossuer une telle cafetière, je n'y arriverais pus. Il y a longtemps qu'on n'en fait plus d'aussi massives… Comment s'y prennent-elles ? C'est un mystère…

Elle tourna vers Émile et Georges des yeux désolés.

— Il faut avoir des mains de fer ! soupira-t-elle.

Puis elle demanda, placide :

— Quand partez-vous ?

— Dans quinze jours, je pense, répondit Georges.

Il épiait sournoisement la porte.

— C'est trop tôt ! affirma M Bonnefoz. D'ailleurs, ce ne sont pas les soldats qui manquent, ce sont les canons… Quand les Anglais arriveront en masse, On ne saura plus où mettre les combattants ! Et la guerre va finir !

— Comment ? demanda avidement Georges à qui cette hypothèse ne déplaisait point.

— C'est M. Lavaret, le professeur Lavaret, qui le prédit : le moral des Boches va s'effondrer d'un seul coup… en bloc… ce sera effrayant.

Georges continuait à épier la porte.

— Alors, moi, gémit Émile, je ne pourrai pas m'engager |

— Tu es trop jeune, affaibli par la croissance, M. Georges est très fort pour son âge, affirma-t-elle, non sans atrabile. N'est-ce pas, qu'il est trop jeune ?

— Je le lui ai dit ! fit Georges qui sentit un besoin ardent de se concilier la dame…

La dame sourit. Et il y eut un affreux silence. Accablé, Georges demanda niaisement :

— Comment va M. Bonnefoz… et Rose ?

— Bien ! répliqua placidement la mère. Seulement, mon mari a des ennuis… à cause de la main-d'œuvre… Les trois quarts de son personnel sont mobilisés… Pour les affaires, les temps sont durs… Enfin, quand on songe à nos soldats !…

Le silence retomba opaque, étouffant, implacable. Georges comprit qu'il ne verrait pas Rose. Son cœur parut s'enfoncer dans ses entrailles. Parce que M Bonnefoz avait remisé la cafetière, il crut qu'elle le congédiait :

— J'ai été heureux de vous revoir, madame… balbutia-t-il.

Il se trouva dehors, dans un vide immense.

Quatre jours innommables. Georges dépensa toutes les énergies de l'émotion humaine et toutes les ressources de l'imagina-

tion. Parce que l'être social remplace de plus en plus les catastrophes réelles par des catastrophes illusoires, il parcourut les claviers innombrables du doute, de la jalousie, des détresses, des possibles douloureux créés par l'âme collective, à travers les siècles des siècles. À chaque minute du jour, il naissait une inquiétude nouvelle, et l'organisme, obéissant merveilleusement aux suggestions cérébrales, ne cessait pas de souffrir : le cœur, tantôt sournois et tantôt farouche, tantôt si débile qu'il semblait prêt à s'éteindre, et tantôt bondissant comme une bête épouvantée, remplissait le grand premier rôle, secondé par le diaphragme aux contractions angoissantes, par les entrailles qui semblaient s'effondrer, par l'estomac qui refusait les aliments, par les vertèbres saturées de mélancolie, par le cervelet vertigineux, par la bouche avide et dure, par la peau même, tantôt sèche et tantôt moite, où tressaillaient toute espèce de fibres malheureuses…

Le lit était un lugubre supplice, avec le noir de la nuit exagérant le rongement d'esprit, avec les ressauts soudains de la conscience, les menaces démentes et les craintes hyperboliques… Souvent, il se levait, il promenait sa peine dans le silence universel, jusqu'à ce qu'une fatigue excessive le contraignît à rentrer dans son cachot de matelas et de couvertures, où le cycle funeste recommençait.

Il se levait, les joues jaunes et les paupières violettes, et tentait de chasser l'image de Rose par les images de la guerre… Là-bas dans le froid, dans la pluie, dans le vent, les hommes souffraient et mouraient, plus infortunés que les plus misérables animaux… Et lui, Georges, bientôt, souffrirait comme eux, et comme eux, peut-être, mourrait !…

Il s'excitait à renforcer ces images, il réussissait à s'attendrir sur eux et sur soi-même… Pas longtemps. Rose surgissait entre les communiqués et les articles des correspondants de guerre : aucune force ne pouvait l'empêcher de songer à elle.

Un matin, il lui vint une idée — si simple qu'il demeura ébahi de ne l'avoir pas eue plus tôt. Il la mélangea tout le jour à ses mélancolies, et, un peu avant quatre heures, il rôdait dans le voisinage du lycée Fénelon… Craignant d'attirer l'attention, il évoluait à distance et, pour mieux se donner un air neutre, il feignait de lire l'Intransigeant, il secouait la tête, par intervalles, comme pour approuver quelque paragraphe. Quand les premières jeunes filles sortirent, il dut faire effort pour se rapprocher… Soudain, ses pieds se crispèrent, sa main se contracta sur le journal… Rose était venue, entre deux compagnes, suivie de sa bonne, qu'une autre bonne escortait… Il eut d'autant plus envie de s'enfuir que sa démarche lui semblait maintenant saugrenue : comment oserait-il aborder Rose et sous quel prétexte ? Tandis qu'il agitait cet insoluble problème, les circonstances se décidèrent en sa faveur. Rose l'avait aperçu. Elle le désignait sans vergogne aux autres, disant :

— C'est l'ami d'Émile qui s'est engagé… il n'a pas même dix-huit ans !

Àl'instant, les fillettes, le dévisageant avec faveur, communiquèrent la bonne nouvelle… Georges, qui avait entendu, essaya de se composer un maintien modeste et héroïque, ce qui donnait une extrême niaiserie à son visage.

Déjà, Rose lui parlait :

— Émile aurait été heureux de vous voir !... Il ne parle plus que de s'engager...

On les laissait en tête à tête. Elle lui lança un regard complice et chuchota :

— V's avez ma lettre ?

— Et comment va Émile ? dit-il à haute voix.

Puis, susurrant :

— Oui... et il y a des vers pour vous... Ça commence et ça finit par Rose.

Car il n'avait pas oublié le succès de l'acrostiche dédié à Marie.

— Pour moi... avec mon nom ? fit-elle, en se passant une langue gourmande sur les lèvres.

Le tournant de la rue et le passage d'un chariot les favorisant, elle saisit la lettre qu'il avait assez adroitement tendue, et, après quelques propos pour les suivantes :

— Jeudi à la maison, à trois heures !... Vous aurez ma réponse !

Et elle exclama, très haut :

— Oui... je dirai à Émile que vous viendrez le voir... Bonjour, m'sieu !

L'inquiétude de Georges changea de direction. Il fut semblable au malandrin qui redoute les preuves de son crime. Quand il songeait aux passages passionnés de sa lettre, il avait des sueurs froides... À travers ses craintes, il cherchait à se figurer les im-

pressions de Rose, et il comptait d'autant plus sur les vers qu'il avait cru devoir imiter à la fois Ronsard, Verlaine et Henri de Régnier… Par intervalles, la jalousie revenait à pas furtifs et l'attaquait par derrière : alors, l'habileté de Rose à l'aborder, à conduire la conversation et à saisir la lettre lui devenait intolérablement suspecte. Était-il possible qu'une « débutante » eût cette possession d'elle-même et cette effronterie malicieuse !…

Le matin du jeudi, toutes les formes de l'émotion s'aggravèrent jusqu'à le rendre malade, et quand il sonna chez les Bonnefoz, il se mit à trembler sur ses jambes, tandis qu'une brume flottait sur ses prunelles…

Mais la vue de la bonne lui causa une réaction chaleureuse, ses jambes s'affermirent ; il s'avança avec une manière d'audace dont, obscurément, il était fier :

— Émile est là ?

— Oui, monsieur. Il est chez lui, répondit la servante.

Cette réponse consterna le jeune homme. Il songea à la dernière entrevue, dont le souvenir lui laissait une impression d'aridité, de vide et d'attente dérisoire.

— C'est bien… j'y vais ! dit-il avec autorité.

Il passa par la salle à manger, puis dans un petit couloir ténébreux. Une porte, s'ouvrant en éclair, lui montra la tête auréolée de Rose. La bonne avait disparu. Ils étaient seuls. Il fut saisi d'un tel éblouissement que ses dents en claquaient, tandis qu'elle murmurait, avec un tout petit rire :

— Écoutez… il s'exerce… il n'entend rien !

La voix flottante et grinçante d'un violon venait de la chambre d'Émile.

— Ils sont jolis, les vers que vous avez faits pour moi ! reprenait-elle. Vous en ferez d'autres et avec mon nom, dites ?

— Oui, répondit-il ahuri, plein d'une joie épouvantée.

C'était comme si jamais il n'avait embrassé la bouche en fleur et la tresse magique qui étincelait dans la pénombre de cette chambre… Il est probable qu'elle sentit la timidité du jeune homme car, se rapprochent, elle lui chuchota dans l'oreille :

— Vous m'aimez toujours, dites.

— Ah ! gémit-il.. plus encore, bien plus…

— Dans vos vers, pourquoi m'appelez-vous votre fée aux cheveux d'or ?…

— Parce que vous êtes une fée pour moi… parce que vous transformez tout… parce qu'aucune fée n'aurait pu faire un tel miracle dans mon cœur !…

— C'est gentil ! balbutia-t-elle.

Elle laissa couler sa tête sur l'épaule du jeune homme.

Toute crainte se perdit dans l'afflux du sang. Il embrassait Rose dans le cou, sur la chevelure, et quand leurs lèvres se réunirent, il soupira : « Rose ! Rose ! », dans ce délire où l'homme semble prêt à la mort même pour se confondre avec une chair aimée.

La voix du violon s'éteignit dans la chambre d'Émile. Une serrure grinça — et Rose, avec un sang-froid merveilleux, retira sa

bouche et poussa doucement Georges dans le corridor. Il y marchait en titubant ; Émile, penché, le regardait venir.

« Qu'a-t-il vu ? » se demandait Georges, À sidéré.

Il n'avait rien vu du tout, et sa pensée était aussi loin d'un soupçon que de la Terre de Feu.

— C'est toi ! fit-il avec satisfaction…

Entraînant Georges dans sa chambre, il se mit à l'entretenir de Joffre, dont l'inertie commençait à lui inspirer de la méfiance…

Pour refaire le coup d'État du lycée, il fallait braver le bavardage de la femme de chambre ou des compagnes de Rose. Une seule parole pouvait tout compromettre. Georges se résigna à attendre le jeudi prochain. Au surplus, les éléments de souffrance avaient considérablement décru. Parce que la scène du premier jour s'était en partie renouvelée, Georges connaissait la sécurité, au moins relative, qui relève de la répétition.

Les affres de l'inquiétude et de la jalousie vessaient d'être continues. Elles ne reparaissaient plus que par giboulées ! Il y avait des heures où le demeurant de l'existence redevenait vivace. Alors, il connaissait la tristesse de quitter le nid que son père et Thérèse lui avaient fait si charmant, il recommençait à craindre une fin soudaine.

De-ci, de-là, les journaux laissaient transparaître l'horreur sale et lugubre de la guerre. Cette bataille qui ne cessait jamais, où la mort frappait inlassablement, offrait une pâture inépuisable à l'imagination de Georges. Il se voyait pulvérisé par un obus, enseveli dans la terre ou lamentablement mutilé ! Résisterait-il à la

boue, au froid, aux insomnies ; aurait-il les pieds gelés ou les membres perclus par le rhumatisme ?

Parfois, il ne pouvait songer qu'à la défiguration. Alors, sans relâche, il s'adaptait toutes espèces de visages qui se succédaient comme sur l'écran d'un cinématographe. À d'autres moments, il attendait, sur un lit de torture, qu'on vînt le saisir et le remettre aux mains sinistres…

Souvent aussi, il recevait une de ces blessures qui font hurler jour et nuit sans que, à cause du cœur, on le pût soulager par des anesthésiques… Ou bien, écroulé sur les fils de fer, il expirait interminablement, à quelques pas de ses camarades. La nuit venait : il sanglotait sous les étoiles froides ; nul n'osait lui porter secours ; il sentait venir une mort aussi solitaire que celle du capitaine Scott dans les neiges antarctiques…

Les trois jeudis qui suivirent, il n'eut avec Rose que des entrevues furtives, dont la plus longue ne dura pas deux minutes. Chaque fois, la mère ou Émile troublaient le tête-à-tête, sans que, d'ailleurs, ils conçussent aucun soupçon.

Enfin, la convocation atteignit Georges. Il devait partir à la fin de la semaine. Alors, le désir de passer au moins cinq minutes avec Rose devint formidable. Il semblait que s'il ne pouvait donner et recevoir un dernier baiser, sa vie serait perdue. Cette hantise était au centre de ses émotions, comme un fauve dans le hallier ; elle lui faisait mieux concevoir la douceur du nid paternel que, peut-être, il ne reverrait jamais plus !

— Never more ! balbutiait-il, parce qu'il mêlait naturellement la littérature à sa vie.

Le cœur appesanti, il sentait décroître de à jour en jour l'orgueil de son acte. De quelle sécurité abondante et tendre, son père et Thérèse l'avaient enveloppé ! Avec eux, la cruauté sociale, l'anxiété des lendemains étaient abolis. Aussi tranquille à leur ombre qu'un catholique à l'ombre du Christ, c'est en lui-même qu'il trouvait la source de ces désirs inassouvis qui empoisonnent l'existence.

Ce fut le dernier jeudi. Il s'achemina vers la rue Gay-Lussac, chargé de toutes les détresses et de toutes les espérances. D'accord avec Rose, il devançait l'heure. S'il pouvait la trouver seule, si le destin lui abandonnait pendant dix minutes seulement la tresse étincelante et la bouche rouge, comme le jour où le carillon chanta son inexprimable victoire ? Dix minutes, forces cruelles, dix minutes, fatalité cachée sous les contingences !... Levant la tête vers les nuages, il priait, il suppliait, il créait le Dieu que créèrent les ancêtres innombrables :

— Exaucez-moi ! Exaucez-moi ! gémissait sa poitrine haletante. Miserere... Dieu des nébuleuses... Exaucez celui qui va vers la mort !

L'absurdité de son cri ne l'arrêtait point. Il le comparait lui-même à l'imploration d'une fourmi sur une motte de terre, mais l'Univers s'agitait dans son âme. À la fin, il atteignit le palier fatidique et soupira encore :

— Écoute-moi... exauce-moi !

La porte s'ouvrit ; il n'était pas exaucé : Émile montrait son visage plus abominable d'être amical :

— Pauv'vieux ! dit-il, Pauv'vieux... Et pourtant, je t'envie.

Il embrassa le visiteur avec une effusion lamentable, l'entraîna dans sa chambre et l'écrasa de paroles. Hébété, fiévreux, les tempes froides, avec un petit grelottement de détresse, accablé par l'inutilité immense de vivre, Georges se recoquillait sur une chaise :

« Je n'aurais pas dû m'engager ! » songeait-il.

« Mais alors, je n'aurais pas été seul avec Rose. »

Ou encore :

« C'eût été préférable ! »

Malgré son affliction, cette dernière idée était odieuse. Tout en lui voulait, convulsivement, que cela eût été, même si cela ne devait plus être.

Il crut que le temps ne passerait jamais. Il répondait à Émile, respectueux, et qui attribuait son incohérence à la tristesse du départ. Le temps passa. Dans le brouillard et le bourdonnement du cerveau, Georges entendit son ami qui disait, câlin :

— Quatre heures et demie… Tu goûteras avec nous, dis ?

Ces mots le sortirent des limbes. Une lueur perça le noir. Elle serait là !

— Oui, balbutia-t-il… oui, oui !

Il suivit son ami. D'abord, ils n'aperçurent que M Bonnefoz qui grillait des rôties dans un appareil électrique. Un flot sombre empourpra l'âme de Georges, tandis que la bonne dame, d'un ton apitoyé :

— Écrivez-nous… et laissez-nous vous envoyer quelques petites choses dont un soldat a besoin… celles que vous ne demanderez pas à vos parents…

Elle beurra les toasts, elle versa le thé dans les tasses. Des larmes montaient aux yeux de Georges… Subitement, le monde s'illumina, la mort disparut, toutes choses ressuscitèrent. Rose était venue. Il n'osait pas la regarder de face ; son regard filtrait vers elle et la cueillait, comme une fleur mystique. La tresse éblouissait. Les lèvres et les dents vivaient souverainement. La fine palpitation de la poitrine se répercutait dans la poitrine de Georges. Il chavira quand la petite main chaude, comme un oiseau fabuleux, se posa dans la sienne…

Rose ne manifestait aucun trouble. Quand ils se furent assis, un mot d'Émile la fit rire avec l'insouciance sans bornes d'une fillette. Elle se renversait en arrière ; sa gorge s'enflait ; Georges se disait avec détresse :

« Pense-t-elle seulement à mon départ ? »

Tandis qu'il songeait ainsi il sentit un pied contre le sien, une jambe qui le frôlait. Alors, tout fut bien. Ce contact obscur eut l'ardeur et la douceur des plus profondes caresses. Et comme elle se remettait à rire, lui-même eut un rire nerveux, un rire que la misère récente faisait encore rare mais tout chargé de joie et rayonnant de gloire.

Partie 3

« J'ai bien dormi ! » constate Georges comme un négociant constaterait des bénéfices.

Il a appris la valeur incalculable du sommeil et le dommage des insomnies. Comme tous ses compagnons, il s'exerce et s'exhorte à chasser l'amère prévoyance. Autant qu'il peut, il reprend la mentalité de l'animal vagabond, il se cramponne dans les contentements de la chair… La prévoyance ne reprend droit de cité qu'aux heures douloureuses, parce que, alors, elle devient bienfaisante.

Avec méthode et raffinement, il bâille, il s'étire, il respire l'air redevenu jeune comme la première feuille. Il vit, et cette vie est immense. Elle s'enfonce dans l'infini, elle s'élève jusqu'aux nuages ; elle s'épanouit comme les roses, coule comme les eaux pures dans la montagne ; elle est plus nombreuse que les némocères au crépuscule, plus bourdonnante que les abeilles et plus palpitante que les étoiles…

L'étendue est taciturne. À peine, à de longs intervalles, et très loin, un frisson d'artillerie se perd dans la voix de naïade d'une rivière. Elle mène sa course enchantée parmi les saules antiques, les glaives fins des roseaux, les sagittaires, les flouves et les joncières. Une mésange boit, les ailes étendues, avec un frémissement de jupe, deux geais s'interpellent d'une voix stridente et l'insecte répand ses armées maléfiques dans tous les défilés de l'herbe, tous les plis des feuilles et toutes les fentes de l'arbre : ses hordes emplissent l'air d'ailes, la terre de pattes fines, ou patinent sur l'eau des petits havres.

Georges connaît les grâces perfides du matin. Il l'aspire, il y recueille les consolations de mythes jamais accomplis ; il s'attarderait en cogitations vagues, si l'odeur du « jus » ne l'attirait vers une réalité presque égale à celle du sommeil.

Ce jus est une combinaison hypocrite dont l'arôme ment et dont le goût déçoit. Mais il est chaud, il est sucré ; pour les jeunes poitrines, il est vaille que vaille un réconfort. Georges l'incorpore avidement à son être : la joie animale se répand avec douceur dans les pertuis ténébreux et monte au crâne où elle réveille tous les paons et tous les rossignols du songe.

— On est mieux qu'en face ! ricane un gros garçon aux yeux de bison.

La souffrance d'hier est perdue au fond des âges. Tout est si paisible que le danger semble à jamais disparu. Les batteries sont bien camouflées, les hommes et les chevaux invisibles au sein des feuillages et des replis. Aucun Fritz sous la nue. Seul, un oiseau de France sille là-haut et garde l'espace. Une tiédeur charitable descend du firmament, circule dans la brise et pénètre la terre verdie…

L'immense tranquillité n'étonne pas Georges. Adapté à toutes les métamorphoses de la Tragédie, saturé de fatalisme, presque délivré de l'exécrable prévoyance, il accueille les parfums chauds et les parfums frais qui tourbillonnent, il subit la tyrannie suave des pollens. Son imagination le ramène au village de la relève, dans une ferme au grand auvent. Sur la plus haute marche du perron, une jeune femme est debout, qu'enveloppe un vol de pigeons bleus. La lumière, coulant sur elle à larges ondes, exagère la fraîcheur du cou et l'éclat cuivreux de la chevelure. Elle est

bien équarrie, la gorge massive, les hanches fécondes ; il y a un charme voluptueux dans le partage du bras en deux zones — la zone brune, la zone blanche. La zone brune a la finesse des belles peaux ibériques, la zone blanche est fine, tendre, émouvante, éblouissante. Large ouverts, les yeux sont naïfs et paniques ; une ruse y filtre, quand ils clignent ; on ne sait s'ils sont turquins ou glauques, tellement ils oscillent d'une nuance à l'autre, selon l'éclairage.

Georges croit qu'elle est jolie, quoiqu'il en doute parfois : le visage aux lignes troubles tire sa valeur des circonstances. Le sourire lui sied ; la gravité le durcit ; rougissant, il est riche d'éclat ; la pâleur l'affine ; quelque émotion subite, dilatant les pupilles et entr'ouvrant la bouche d'aubépine rose, le baigne d'une volupté primitive.

Entré dans le tourbillon léger de cette existence, Georges y dépense ses énergies passionnées. Mais il reste dans les ténèbres. Entre elle et lui, aucune relation mentale. Leurs paroles sont incompatibles, autant que s'ils parlaient des langues différentes. Et Georges n'apprendra jamais. Des obstacles infranchissables le cernent. Il n'y a que la ressource animale : être le mâle devant la femelle, et que les gestes coïncident… À distance, il décide que ce sera possible ; à chaque pas qui le rapproche d'elle, il sent qu'il s'éloigne. L'infini les sépare…

L'artillerie ennemie gronde. L'horizon s'emplit de tonnerres. Des fumées noires et grises sinuent dans le vent ; la tempête de feu s'abat sur les tranchées et menace les batteries.

— La bataille ? se demande Georges.

— Arrive ! crie un artilleur qui passe sous le couvert.

Déjà, une des batteries commence la réplique. Les os tremblent, le crâne s'emplit de cloches, de marteaux et de secousses, une vapeur de nitre et de soufre envahit les narines.

Le capitaine clame :

— À trois mille trois cents… à trois mille sept cent cinquante…

Georges, ennuyé et triste, prend son poste de chef de pièce. Les pièces tressautent, les flammes fusent, vie sinistre, sournoise et fatale d'avant les organismes. Là-haut, les oiseaux de toile et de bois tournoient misérablement…

— La bataille ? se redemande Georges en regardant les pointeurs et les tireurs derrière leurs boucliers et les débris fumants des douilles.

Il a conscience que l'artillerie allemande attaque toute l'étendue. Une épouvantable énergie tourbillonne, les cratères mouvants crachent à tous les détours de la vallée et des collines : la bestiole humaine éparpille son sang, ses os et ses muscles. Georges, une fois de plus, a le sens profond de son néant. Il ne sait rien. Il est un coléoptère sous le bec du passereau, un chevreuil sous la dent du loup, un bouvreuil saisi par l'épervier ou une akène dans l'ouragan…

Logique, calcul et loi s'effondrent. Enveloppé dans les hasards, sans espérance qu'une chance obscure, pas même fétichique, il clame, après le capitaine, comme un écho :

— Trois mille quatre cents…

— Feu !

Des ordres mystérieux circulent ; des agents de liaison passent ; on ne sait rien, pas même de quel côté est l'offensive. Jusqu'alors, les batteries sont intactes. Fusants et percutants ont cherché en vain. Il y a des trous d'obus dans la plaine, il y en a dans la colline ; plusieurs fois, les eaux de la rivière ont rejailli ; les fumées blanches, jaunes, rousses et noires déferlent dans le beau jour.

— Trois mille…

— Deux mille huit cents !

— Deux mille trois cents !

Alors c'est eux qui mènent l'attaque ? Comme les Boches, l'inquiétude se rapproche. Elle flottait naguère, dans les horizons de la conscience ; elle croît, elle devient plus dense et plus précise. Autour des canons, chauds comme des fournaises, les douilles forment des monceaux fuligineux, excréments des organismes métalliques.

— Dix-huit cents !

« Ça y est ! » songe vaguement le jeune homme. « Ils nous défoncent ! »

Les mitrailleuses claquent intolérablement, les volcans pullulent, des larves humaines refluent, fuyards épandus en masse amorphe, organismes harassés, caducs, presque séniles, — que poursuivent les gémissements des blessés. Une explosion enveloppe l'artillerie, une fumée jaune et noire avec les serpents de la flamme : des membres s'éparpillent, une tête roule parmi les entrailles, le sang et les canons désarticulés : toute une batterie est anéantie, hors deux spectres sanglants qui rampent parmi les dé-

combres… Et toujours les bêtes verticales affluent, troupeaux terreux, vagues incohérentes, tandis qu'on voit poindre, dans l'incendie, d'autres hordes, des êtres grisâtres qui s'avancent en chancelant, qui titubent, errent, parfois chantent misérablement. Les batteries les abattent par essaims ; ils croulent, ils roulent, ils sombrent dans la terre crevassée, mais d'autres surgissent jusqu'au fond de l'étendue… Ce sont les vainqueurs, aussi loqueteux, aussi piteux, aussi désemparés et vertigineux que les vaincus.

— Dans une minute ! songea Georges que l'épouvante emplit à pleins bords.

Le tir des 75 se débilite : les servants se raréfient ; les masses grises ne sont qu'à quatre cents mètres, dans un débordement de mitrailleuses, quand l'ordre de retraite arrive. Trop tard. À mesure que les chevaux surgissent, ils s'effondrent : deux gigantesques cadavres encadrent Georges.

— Foutus ! crie une voix.

Les canonniers dévalent avec les troupeaux. On perçoit une sorte d'hymne lamentable ; les 75 sont enveloppés puis dépassés par la masse teutonique, qui s'étale jusqu'à la rivière.

Et quand tout semble révolu, une pullulation de cratères emplit le ciel et la terre. Par centaines, les fantômes grisâtres flageolent et croulent. C'est la contre-attaque. Voici venir la vague des pauvres bougres efflanqués, que des officiers hagards dirigent vers l'inconnu. Alors, Georges s'arrête, saisi par cette multitude torpide, qui bientôt l'entraîne jusqu'aux batteries.

Du haut de la colline, on voit refluer la mélancolique vague allemande devant la triste vague française… Des canonniers sont

revenus ; quelques 75 reprennent leur labeur monotone…

— On est vainqueur !

C'est vrai : cet humble remous d'insectes, c'est une victoire : on apprendra plus tard que « les Français ont enlevé toute la première ligne boche, avec un entrain admirable, capturé six mille prisonniers, dix canons, deux cents mitrailleuses. »

— Cessez le feu !

Georges est si las qu'il remarque à peine les poitrines trouées, les cervelles qui coulent les entrailles des chevaux en amas bleuâtres, et qu'il n'entend guère les lamentations sinistres auxquelles répondent tardivement des brancardiers exténués…

Tout de même, il est content, obscurément, presque stupidement, d'être une fois de plus parmi ceux qui vivent, dans la brume flottante de l'espérance.

Il a refait un pacte avec la chance.

Le village pue. Il distille dans le vent léger une odeur de cadavres et d'excréments. On a laissé pourrir des morts dans les ruines et les soldats répandent au hasard les résidus de la digestion. Il y a aussi, par intermittences, une fine traînée de pollens, avec l'haleine verte des bois et les baumes délicats de la prairie.

Dans le ferme, dont une moitié est calcinée, le fermier s'est fait mercanti. Il vend du pinard, de la bière, de la gnôle, du saucisson, du thé, du café, du lard, du fromage, du beurre de conserve… Cet homme plat comme une raie, aux yeux de verrat et à la bouche en croissant, émet par périodes un rire silencieux, mélancolique et avare. Pour lui aider, sa femme et sa bru. La

vieille, une brute funèbre, un visage crevassé qui dessine minutieusement le squelette, des yeux qui, au fond des orbites, simulent la lueur des veilleuses, une gueule violette où la langue gîte comme un crabe.

Ces créatures exploitent immodérément la misère des soldats. Un implacable verjus coûte deux francs, un petit verre de gnôle vaut quinze à vingt sous, selon les vicissitudes… On ne sait si la bru est ou non leur complice. Sur un corsage feu, sa tête blonde répand une lueur de soierie et de meule. Aucun lac n'est aussi bleu que ses yeux, pas de coquelicot plus rouge que ses lèvres. Façonné au hasard, par un sculpteur rude et négligent, sans courbes harmonieuses, sans contours rythmiques, son visage se rattrape par une clarté de camélia ou de pivoine blanche. Tous les poilus l'ont dans la peau. Le désir sourd à travers l'étoffe pourrie des uniformes et le linge plus rance que du vieux beurre. Elle se garde. Elle use habilement du rire qui déconcerte ou de l'indignation froide qui crée la distance. Mais elle sait aussi amorcer le poisson.

C'est autour d'elle que Georges dispose ses rêves. Elle répand à petites poignées la graine d'espérance ; elle se rapproche puis s'éloigne. Sa tactique n'est pas complexe mais suffisante. Le jeune homme est déjà gorgé de souvenirs. Il souffre d'une jalousie rude comme les soldats, pénétrante comme une épine, formidable quand un officier entre en chasse.

Dans la salle qui sert d'estaminet et d'épicerie, rien à faire. Il faut assister à la poursuite des hommes, à leurs sales discours.

Georges la guette au fond du verger, où elle marche, furtive, vers la resserre aux provisions. Parfois, ils sont plusieurs à l'affût.

Mais parce qu'elle a rabroué les plus hardis, il lui arrive d'être seule. Dans la pénombre, la chevelure jette une lueur luxueuse, le visage est un grand pétale de nelumbo, la bouche une bête rouge et fraîche. Cette fille semble aimer les paroles douces, presque mystérieuses, avec peu de gestes. Elle ne souffre aucun attouchement. Les entrevues sont courtes à cause des intrus, qui finissent toujours par survenir, les uns sournois, les autres joviaux.

Un matin, les soldats furent rares à la ferme. Il n'y avait qu'un vieux poilu délabré, au visage de fantôme, deux artilleurs absorbés par les cartes, un téléphoniste.

Parce que Stéphanie s'arrêta deux minutes auprès de sa table, l'absurde espérance enfla la poitrine de Georges. Dans le village blafard, troué par les obus, avec la mort naguère proche, avec tant de mâles autour d'elle, cette fille rustique et sommaire fut la fleur mystique de l'espèce, autour de laquelle bourdonnait la misérable ardeur de recommencements, l'instinct cruel qui conserve et renouvelle nos mélancoliques molécules…

Ils échangeaient des propos où éclatait leur inégalité. Mais sous ces propos, se refaisait une égalité souveraine. Il importait peu, puisque la chair des hommes était devenue aussi vile que la chair des hôtes, que Stéphanie eût l'âme grossière ou délicate. Ne suffisait-il pas qu'elle fût l'enveloppe florale, fraîche et claire, qui fait valoir le pistil. L'adolescent exilé dans la tuerie éprouvait un trouble égal à celui qu'il éprouvait auprès de Marie et de Rose.

— Vos yeux sont chaque jour plus brillants, Stéphanie, chuchotait-il, et votre cou est aussi blanc que du lait !

C'était au niveau de la fille. Elle sourit, elle goba le compliment comme elle en eût gobé un plus brutal. L'air ensemble se-

cret et ardent de Georges ne lui déplaisait point.

— Pourquoi ne m'aimez-vous pas un peu ? soupira-t-il.

Elle eut un petit rire bas, qui relevait la commissure des lèvres et abaissait les cils de la paupière supérieure. Une malice naturelle filtrait dans le regard à moitié dissimulé. Puis, elle eut un geste d'impuissance signifiant « qu'ils étaient trop ».

— Comment que je ferais, dit-elle… vous êtes tous après moi !

— Les autres ne vous aiment pas comme moi, Stéphanie.

Il prononçait avec dilection ce nom presque ridicule qui, peu à peu, était devenu charmant. Le rire reprit, plus bas, qui faisait trembloter la gorge brillante :

— C'est ce qu'ils disent aussi !

— Écoutez, Stéphanie, si je pouvais seulement vous parler cinq minutes.

Il avait un visage si suppliant, qu'un peu d'émoi passa sur la rustique.

— Cinq minutes ! répéta-t-elle, en chiffonnant son tablier rouge.

Elle hésitait.

— Vous me rendriez si heureux !

— Ben… v'nez dans un moment… sans avoir l'air !

Elle s'éloigna, énigmatique comme elles sont déjà au fond obscur des bourgades. Il attendit une minute, essaya de prendre un air indifférent et se glissa par le verger.

Elle était là, dans la pénombre de la resserre ; il assembla autour d'elle un flot intarissable de sensations qui la transfigurèrent, qui la firent égale, pour son cœur humilié par le servage de la mort, aux Esther, aux Phryné, aux Montespan, aux Joséphine…

— Stéphanie, murmura-t-il, comme c'est gentil de m'avoir laissé venir !

Elle sourit, vague, elle tourna son visage vers l'entrée. Une fois de plus, il chercha ces mots surhumains, à l'existence desquels croient les jeunes hommes exaltés, même auprès des Stéphanie. Comme il ne les trouvait pas, il parla au hasard :

— Même pendant là bataille, je pense à vous… Au milieu des blessés et des morts… Dès que je m'éveille, c'est vous que je vois. Ô Stéphanie, si vous saviez… vous êtes ma consolation et mon chagrin… Sans vous, tout est affreux !

Elle comprenait, mais elle était gênée par la tournure des phrases. Tout de même, elle y prenait plaisir, surtout à cause de la voix.

— Si vous m'aimiez, comme tout serait bien ! soupira-t-il.

Ceci, elle l'entendait bien ; elle fit un sourire plein d'indulgence. Mais les minutes passaient et, comme toujours, il allait sortir de la resserre avec son inquiétude… Alors, se rapprochant, et d'une voix ardente :

— Dites ?

— Quoi que je dirais ?

— Que vous m'aimez un peu.

— Un peu, fit-elle avec une pointe de malice. Pour sûr…

— Mieux que les autres ?

Elle haussa les épaules.

— J'sais pas… Je vous connais pas encore beaucoup… Tout de même !

Dans une soudaine audace, il saisit la main de Stéphanie, une main trapue, un peu râpeuse, brune et rouge. — Mais déjà le poignet était lisse, l'avant-bras rond et laiteux… Il embrassa d'abord la main, à petits coups. Elle le regardait faire, plus curieuse qu'émue. Sournoisement, la lèvre de Georges monta le long du poignet et de l'avant-bras, jusqu'à la saignée où courait un lacis de veinules bleues. Ivre alors, il saisit la fille à la taille, il gémit :

— Je vous aime… je t'aime !

C'était vrai. Il assemblait sur elle les désirs inassouvis, les idéals déçus et la volonté de vivre exaspérée par la tuerie.

Surprise, presque troublée, avec un frisson à fleur de sens, Stéphanie se laissa encore embrasser le cou, en riant d'un petit rire gras, énigmatique et sensuel… Mais quand il voulut baiser la bouche, elle retrouva sa volonté, et l'écartant des deux bras, elle exclamait :

— Non !… Non !

Une voix stridente s'éleva :

— Bas les pattes !…

Un sous-lieutenant avait pénétré dans la resserre, un homme maigre, aux yeux ronds et crapuleux, à la bouche fausse :

— J'ai vu ! ricana-t-il… Vous avez voulu violenter mademoiselle !

Déjà Stéphanie, dégagée, se sauvait le long de la muraille et disparaissait dans le verger.

— Je n'ai violenté personne ! cria Georges, saisi d'une fureur rouge

— J'ai vu… j'ai entendu… Conseil de guerre !

Quelque chose de sauvage et de terrible hurla dans la poitrine de Georges ; son visage devint si menaçant que le sous-lieutenant recula :

— Je vous répète que je n'ai violenté personne !…

Un moment, les deux hommes demeurèrent immobiles, les yeux dans les yeux.

La plus intolérable des mortifications humaines bouleversait le jeune homme, celle du mâle amoureux dominé par un autre mâle, un mâle abject, mais doué de la puissance démesurée du grade… Les forces du risque et de la destruction faillirent l'emporter, des gestes homicides s'ébauchèrent dans les muscles de Georges, mais qui demeurèrent latents.

Il baissa les yeux, fit le salut militaire, et se retira en silence. Tout le jour, il vécut dans une humiliation si affreuse qu'il avait envie de se suicider.

En congé de convalescence, Georges cherchait à « ressaisir » son étonnement parce que cet étonnement lui était agréable. Mais il se réadaptait malgré lui à sa chambre, à la rue, à Saint-Germain-des-Prés, à Saint-Sulpice. Son étonnement, avec tout ce

qu'il comportait de volupté et de grâce, se détachait de lui ; la vie paisible lui semblait déjà toute naturelle ; il parcourait le boulevard Saint-Germain, les quais et même la rue des Canettes ou la rue Mazarine, comme il les parcourait jadis. Par éclairs, l'étonnement revenait, la joie violente de vivre après avoir cru mourir, et la nouveauté du monde devenait formidable. Puis il retombait dans l'habitude.

Une peur encore légère le tourmentait par saccades : la convalescence aurait une fin ; il faudrait retourner dans la misère brutale des combats, se remettre à haïr la méchanceté des chefs, subir la présence d'individus rances, sournois ou stupides… Cette peur se dissipait. La convalescence serait longue ; il avait quelque chance d'être réformé… Alors, remontait la préoccupation fondamentale, à laquelle la mode des jupes courtes donnait plus d'énergie.

Tant de jambes entrevues accroissaient l'empire des femmes, rendaient plus tolérables les visages des laides et rajeunissaient les vieilles !

Avec un acharnement craintif, Georges reprenait chaque jour un pourchas qu'il faisait tout pour rendre infructueux. Il suivait une silhouette à dix pas, s'arrêtant quand elle s'arrêtait et dardant vers elle son « fluide », ainsi que le lui avait conseillé un jeune homme qui pratiquait d'élémentaires occultismes. Il tendait toute sa volonté pour que la femme, par exemple, tournât la tête : lorsqu'elle la tournait, il était saisi d'une inexprimable angoisse. Souvent, il « exigeait » qu'elle vint à lui et lui parlât. Lorsqu'elle disparaissait, il recommençait avec une autre. Il ne se faisait guère d'illusion, mais ce jeu était nécessaire pour entretenir et faire patienter ses rêves.

Il lui arrivait de se mettre à la recherche de Marie ou de Rose. Il savait que Rose habitait maintenant dans le Var, mais il ignorait tout de l'existence de Marie. Il n'en poursuivait pas moins ses recherches. Elles consistaient à se promener dans la rue Gay-Lussac, ou à rôder autour des théâtres où l'on chante et des music-halls.

Un jour, pourtant, indigné de ses temporisations et de sa couardise, il s'exhorta à prendre une résolution inflexible. Dès son lever, il répéta :

— Je jure que j'en aborderai une.

Il répéta son serment avec une telle véhémence qu'il ne douta point qu'il le tiendrait et il consomma son café au lait avec stoïcisme. Tant que l'heure ne fut pas précisée, il sentit une sorte d'élargissement du destin, alléché par l'espoir d'un succès qui le sortirait de sa déchéance. À mesure que le jour avançait, il comprit qu'il fallait fixer le moment : il décida que ce serait vers six heures du soir.

Dès lors, il commença de sentir une crainte obscure, en quelque sorte viscérale, qui s'accrut continuellement. À cinq heures, il était plongé dans le marasme. Sa résolution n'était plus qu'un triste et lugubre devoir, qui le dégoûtait de l'amour et presque de la vie :

— Allons ! se dit-il, en effaçant les épaules et roidissant les muscles de son visage.

Il descendit misérablement dans la rue. Comme il n'était pas six heures encore, il se donna le loisir de faire un choix. Celles qui étaient jolies parurent inaccessibles et le remplirent d'épouvante.

Il se rabattit sur des passantes ternes et à la mise modeste. Lorsque six heures sonnèrent à Saint-Germain-des-Prés, il choisit une créature vêtue de noir, un noir roussâtre et grisonnant.

— Je lui parlerai, se dit-il, quand elle atteindra la rue de Buci… Mais si elle me rabroue, dois-je en aborder une autre ?

Cette question dansa dans sa cervelle et lorsqu'il eut passé la rue de la Petite-Boucherie, elle n'était pas encore résolue. Un embarras de voitures arrêta la femme en noir au coin de la rue choisie. Alors, pâle, tremblant et pitoyable, Georges balbutia, d'une voix blanche :

— Ce coin est insupportable !

Il était tout près de la femme en noir et tournait le visage vers elle.

— Vous avez bien raison ! dit-elle.

Ses joues étaient cotonneuses, sa bouche violâtre, son nez gras, lourd et poreux ; elle fixait sur le jeune homme des yeux de souris, peu séduisants mais rieurs.

Il chercha quelque repartie, mais ne put que dire, en montrant le marchand de vin, de l'autre côté du boulevard :

— C'est là qu'est tombé un obus…

— J'ai vu le trou ! répondit la femme. Vous aussi, sans doute !

— Non ! fit-il… J'étais sur le front.

La femme se mit à rire comme d'une facétie. C'était un rire de gorge dont il ne discerna pas la signification favorable et qui, toutefois, l'encouragea.

— Puis-je vous accompagner dit-il, abasourdi de sa propre audace.

— Comme vous voudrez. Justement, je n'ai rien à faire.

Cette réponse intimida Georges, qui redouta de ne pouvoir continuer la conversation, et parallèlement elle l'aiguillonna :

— Vous êtes seule ?

Elle se remit à rire :

— Pas en ce moment… puisque je suis avec vous !

Il devint rouge et balbutia :

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je le sais bien ! fit-elle. Vous voulez savoir si je vis avec quelqu'un… ça dépend… Ce soir je suis libre !

C'était trop direct pour que même Georges ne le comprît pas. Il demanda :

— Voulez-vous que nous dînions ensemble ?

Elle ne feignit pas la moindre hésitation.

— Ça colle ! dit-elle.

Après quoi, il se trouva fort embarrassé.

Où la conduire ? Son costume fané et son allure exigeaient un restaurant modeste. L'incertitude bourdonnait dans la tête de Georges. Il eut pourtant la chance d'une inspiration :

— Voulez-vous choisir l'endroit ?

— Pas la peine de se la creuser… Tenez ! v'là un rôtisseur qui nous tend les bras. — Si ça ne vous fait pas peur ! On y mange très bien.

Évidemment, elle était bonne fille et la timidité de Georges tombait un peu à chaque pas.

— Allons-y ! répondit-il avec une esquisse de gaieté à laquelle répondit le rire automatique de sa compagne.

La rôtisserie s'emplissait d'une clientèle abondante, sans élégance mais non pas crapuleuse. Un garçon à tablier bleu les mena tout au fond de la salle, laquelle figurait un long couloir, et leur alloua une table minuscule, qui ne pouvait tenir plus de deux couverts.

— On vous dérangera pas ! remarqua-t-il en clignant de l'œil…

Et il prit la commande qui comportait des huîtres, du poulet, des tartelettes et un petit vin gris qui venait d'une propriété du rôtisseur.

— Maintenant qu'on mange ensemble, il faut tout de même qu'on sache nos noms, remarqua la femme. Moi, c'est Gabrielle… Et vous ?

— Georges.

— C'est un joli nom !

— Moins joli que le vôtre !

— C'est vrai que mon nom est mignon ! Je le donnerais pas volontiers pour un autre… Mais Georges aussi c'est gentil… Si vous voulez, on fera comme si on se connaissait, c'est mieux…

Dès lors, elle l'appela très naturellement Georges et il s'habitua vite à répondre Gabrielle, ce qui lui donnait un étrange sentiment de sécurité.

Elle avait dit vrai : le rôtisseur fournissait des huîtres fraîches, du poulet franc et bien cuit, des tartelettes savoureuses et un vin réjouissant.

Gabrielle rendait la causerie facile parce qu'elle la menait et proférait des propos copieux. Sa laideur n'avait aucune grâce ni aucun charme. La jeunesse avait fui, l'âge mûr commençait à griffer les coins de la bouche et les paupières épaisses ; la peau était grenue comme la peau d'une poule ; dans les pores du nez proliféraient des peuplades de tannes ; le poil de la lèvre supérieure menaçait de se développer en moustaches ; les traits étaient vagues, turgescents, mollassons ; les petits yeux n'avaient que leur vivacité ; le cou montrait des muscles en saillie ; les mains étaient rubescentes, noueuses, à grosses phalanges et à bouts carrés, avec des ongles de cordonnier.

Mais Georges ne la regardait pas comme une femme. Elle était simplement l'espèce — la femme ou même la femelle. Le désir qu'elle suscitait ne se rattachait guère à sa personne. C'était le désir anonyme, le désir de la brousse ou de la jungle, la poursuite émouvante et l'évocation simplifiée du sexe. En quelque manière, le visage de cette passante n'existait point, ni son cou, ni ses mains : Georges voyait plus bas, dans la nuit où la vie poursuit sa résurrection millénaire.

Pourtant, ce n'était pas l'instinct pur de la bête. Tout autour s'ajustaient les aspirations de l'homme, les multitudes impondé-

rables de la fiction, ces symboles obscurs ou étincelants qui sont devenus des réalités irrésistibles…

— Du café ?… Marc ?… Fine ?..

— Du marc ! répondit Gabrielle qui convoitait avec un plaisir jovial la liqueur d'ambre.

Quand le marc, servi en contrebande, eut disparu, Georges subit un soudain reflux de timidité. Ce fut la minute du destin. Ce qu'il voulait de Gabrielle prit une ampleur démesurée, une valeur infinie, et parut impossible. La rue fut là, petit rameau des rues sans nombre, emblème des rôderies vaines. Il frissonna, une lâcheté de renoncement souffla sur sa nuque, et il balbutia d'une voix brumeuse :

— Où allons-nous ?

Le rire semblait venir de plus loin, un rire de gorge où passait le rythme d'un roucoulement et qui enhardit le jeune homme. Il dit, avec une hardiesse qu'un geste pouvait transformer en panique :

— Je voudrais être tout seul avec vous.

— Voyez-vous ça ! dit Gabrielle.

Mais elle le dit avec douceur et presque avec tendresse.

— Ben… je vais vous montrer ma petite chambre, reprit-elle. Vous pensez bien que c'est pas du luxe… Mais j'y suis pas mal… on voit par-dessus les toits. Seulement, vous serez sage !

Le mot le fit frémir, mais l'accent le rassura.

Dans la rue Saint-André-des-Arts, au fond d'une cour poreuse, un escalier en hélice les conduisit près des toits.

Gabrielle, tenant Georges par la main, l'introduisit dans une chambrette oblongue. Bientôt, la lueur flageolante d'une bougie montra le plafond surbaissé, une armoire à glace, trois chaises, une table, un lit en noyer et des gravures clouées à la muraille.

— N'est-ce pas ? fit Gabrielle.

Elle marquait ainsi un obscur orgueil, car elle se souvenait du temps où le lit était en fer, la table branlante et la glorieuse armoire à glace un mythe.

— C'est gentil ici ! répondit Georges.

— Ça ne doit rien à personne !... Et c'est pas venu tout seul.

Il devina le long effort, la forte patience de son hôtesse et il fit ce rêve de bonheur indigent qu'ont fait tous les imaginatifs, dans la chambre de Mimi Pinson. Grâce à la lumière indécise, les traits de la jeune femme se vaporisaient ; il ne discernait plus la misère du teint... Furtif, il prit la main de Gabrielle. Elle fit le geste de la retirer, mais il la retint, disant à voix basse :

— Est-ce que je vous déplais ?

— Pas du tout ! répondit-elle avec son rire de gorge.

Alors, il avança le bras, il l'embrassa dans le cou, lentement et doucement, et mordilla la nuque d'un geste instinctif, puis, la prenant contre lui, il chercha la bouche. Elle la défendit une minute, tournant ou abaissant la tête, et soudain la livra, à demi entr'ouverte et d'une mollesse agréable...

— Il faut être sage ! reprit-elle encore.

Elle était enveloppée par un orage qui, tout de suite, se répandit en elle. Et Georges remporta sur cette femme obscure la victoire que, ce soir encore, il craignait de ne jamais remporter.

Il se fit une petite transfiguration de Gabrielle. Pour être venue à l'heure favorable, elle eut le bénéfice de ces prestiges par quoi l'homme refait une femme à l'image de son désir. Sur les traits vagues, sur la peau grenue, sur les petits yeux de rongeur et les mains épaisses, il juxtaposait des grâces indéfinissables ou découvrait des nuances captivantes. Tant que le désir persiste, il n'est pas difficile de soutenir la fiction par quelques réalités : ainsi, les yeux de souris jetaient parfois un regard oblique, qui n'était pas sans agrément, le rire de gorge avait un charme d'appel, certains gestes décelaient un rythme fugitif et voluptueux. Hypnotisé, il goûtait la simple douceur de posséder enfin une femme après tant d'entreprises chaotiques et tant de rêves avortés.

Cette douceur atteignit sa perfection après la première semaine et ne manifesta aucun déclin avant la quatrième. Puis, survinrent les premières fissures. Elles se fussent produites spontanément, mais il semble qu'elles furent accélérées par un rhume de cerveau, excessif par la fréquence des éternuements et des sécrétions. Gabrielle éternuait mal, par quintes tapageuses, sans égard pour le prochain, se mouchait avec rudesse et parfois s'essuyait les narines d'un revers de main. Son nez s'enfla et rougeoya, ses yeux minuscules se rapetissèrent encore et dardèrent un regard de taupe, lointain et saugrenu. Alors, la peau truffée de tannes innombrables, le poil de la lèvre et les traits mollassons laissèrent trop souvent transparaître leur disgrâce. Les propos de

Gabrielle, plus familiers encore qu'à l'origine, montrèrent une âme naïve, cynique et sans nuances. Parfois ils devenaient brutaux, parfois obscènes. Le rire de gorge se chargeait de mucosités, si bien qu'il la supportait difficilement en dehors des minutes brusques où ils soudaient leurs structures.

L'impression de victoire s'effaçait. Il devint trop évident qu'un frôleur quelconque eût obtenu ce qu'il avait obtenu, surtout à la faveur d'un dîner. Et redevenu paria, il épiait d'un œil humilié les passantes douées de grâce, qui sillaient au long des voies d'amour. D'ailleurs, il savait que Gabrielle n'attachait pas une importance extrême à leur passade. Elle parlait librement de « son type » qui bientôt reviendrait en permission (« il faudra qu'on se voie en cachette ! ») et laissait transparaître une facilité de sexe qui ne résisterait guère à la première tentation.

Alors, il retrouva les heures fiévreuses et les cogitations chagrines. Le fantôme du bonheur l'excitait à l'Aventure et il était repris de détresse à l'idée qu'il mourrait sans avoir connu l'intimité d'une jolie humaine…

Ses rendez-vous avec Gabrielle s'espacèrent, par consentement mutuel ; il recommença la poursuite obscure, erratique et craintive, mais le temps des résignations était révolu : il ne suivait que des filles séduisantes, et constatait avec étonnement que la possession de Gabrielle n'avait pas fait décroître sa timidité.

C'était dans la rue Saint-Martin. Une silhouette mince, dont la forme et la démarche suscitaient des souvenirs incurables, se trouva devant Georges. En quelques pas, il pouvait la rejoindre. Il ne l'osa point, saisi d'épouvante à l'idée que ce ne serait pas Elle ! Mais pouvait-il se tromper à ces épaules un peu retombantes, au

cou fragile et à la couleur des cheveux ! Aucune autre femme ne posait ainsi le pied en marchant, et l'oscillation légère du corps, que de fois il l'avait suivie d'un regard enivré, au sortir du théâtre !

Il se rapprochait pourtant. À mesure, la certitude et l'incertitude croissaient avec des vitesses égales. Quand il se trouva à un pas, il sembla impossible que ce ne fût pas elle et, parallèlement, il se persuadait qu'il subissait un mirage… Encore quelques pas, et le besoin passionné de savoir bannissant la crainte, il fut à côté de Marie.

Elle tourna à demi la tête et tressaillit :

— Georges !…

Une même pâleur cendra leurs joues, et leurs lèvres tremblèrent. Mais tandis qu'il se sentait aussi incapable de prononcer une parole que de soulever une montagne, elle gardait cette capacité verbale de la femme qu'aucune émotion ne surmonte :

— Comme il y a longtemps ! balbutia-t-elle. Et que j'ai été triste de… ne plus vous voir !

Une hallucination traversa le jeune homme, en lueur de fournaise. Elle céda à la force de la « présence réelle ». Marie était là, isolée de tout souvenir néfaste, bientôt enveloppée des impérissables images de la côte de Sèvres et des futaies de Bellevue :

— Ce qui s'est passé depuis !… murmurait la voix d'argent. Je reviens seulement… après quatre ans d'absence.

— Quatre ans ! répéta-t-il, retrouvant sa voix rien qu'à entendre ce « chiffre » qui laissait croire qu'elle avait quitté Paris

avant la guerre.

L'impression de Georges se répercuta d'autant mieux en Marie, qu'elle l'avait provoquée :

— Je suis partie quelques jours après notre promenade dans la forêt…

Une joie fulgurante dilata Georges :

— Quelques jours !

— Oui… loin de Paris… loin !

Il serra les poings ; son cœur semblait s'évader de la poitrine :

— Seule ?

— Seule…

Il y eut un silence très doux, où toute chose prenait une forme nouvelle. Plus encore que tantôt, Marie était purifiée des souvenirs néfastes et isolée par les images heureuses.

— Et vous, dit-elle enfin, qu'êtes-vous devenu ?

— On m'a envoyé au front… Je ne reviens presque jamais… Cette fois, je resterai assez longtemps… j'ai été blessé.

Elle eut son regard de petite fille, étrangement mêlé au regard désabusé de la femme.

— Ce n'est pas dangereux ? soupira-t-elle.

— Pas du tout… Mais il faut du temps pour que le bras gauche guérisse complètement.

— Comme le monde est devenu affreux !

— Il l'a toujours été.

— Il faut venir me voir. Nous causerons… j'ai besoin de vous dire… des choses… Voulez-vous ?

— J'irai…

Moins encore pour goûter la présence, qui refoule tout ce dont il va souffrir bientôt, que par la peur de la voir se perdre dans le monde léger et effrayant des circonstances, ah ! qu'il voudrait ne pas la quitter ! Mais un théâtre est là, où Marie s'arrête :

— J'habite 6, rue Bailleul, dit-elle, au quatrième. Le matin, je suis toujours libre…

— Demain ? demanda-t-il avidement.

— Oh ! oui !… J'ai tant de choses à vous raconter… À onze heures.

Elle est partie, elle est perdue !… Il la voit par des couloirs obscurs, poursuivie de désirs brutaux parmi tous les hasards, les chocs, les forces latentes, les rencontres.

Cette vision s'efface. Il remonte le cours du temps… Qu'a-t-elle fait pendant quatre années ? Les possibles s'esquissent, lugubres et baroques, des chambres inconnues, des lits hideux, des soulèvements de jupes dans l'ombre, la défaite, la conquête… Puis voici l'heure où sombra son amour… Le temps n'est plus, ce temps perdu dans l'avant-guerre : c'est hier… c'est maintenant !

Dans sa misère, il lui semble que demain n'arrivera jamais ou plutôt, lorsqu'il montera là-bas, rue Bailleul, il y aura un homme.

L'espoir même est dur, un espoir à soubresauts, avec des élans d'impatience qui le brisent, qui tendent désespérément ses nerfs et endolorissent son cœur.

Jusqu'à la nuit, c'est le flux et le reflux de la mer intérieure, les ressacs, les raz de marée, une effrayante répétition qui le remet devant les mêmes états d'âme, les mêmes désespoirs, les mêmes crises de jalousie, avec de brusques et courts répits, où il parvient à croire qu'il la reverra et qu'elle sera seule.

Il dormit cependant et, lorsqu'il se leva, son émotion s'était unifiée. Il n'y avait plus de jalousie. Le passé s'enfonçait dans une brume. Même l'appréhension de rencontrer un importun chez Marie avait disparu. C'est maintenant la peur de ne pas la trouver qui menait le troupeau des sensations. Cette peur, à la vérité, prenait toute espèce de formes. Tantôt violente et immédiate, elle secouait le cœur comme une cloche, tantôt insidieuse, elle ressemblait à un immense ennui, tantôt accablante, elle le plongeait dans une torpeur noire. Elle procédait par ondes longues et profondes, ou courtes et rapides, elle était douloureuse ou agaçante, et parfois, il semblait qu'il ne se souvînt plus, encore qu'un malaise sournois persistât dans toutes ses fibres.

Il ne resta qu'un moment auprès des siens ; il s'enferma avec sa montre. Il en entendait la palpitation métallique et la regardait avec une sorte de tendresse. Elle était fidèle. Jamais elle ne l'avait trahi par un de ces arrêts mystérieux qui font manquer les rendez-vous et les trains, ni par la rupture du ressort. À la longue, elle lui inspirait une confiance providentielle. Aujourd'hui, elle allait marquer l'heure de Marie. Quoi qu'il arrivât, ce serait une grande heure : elle sonnerait la plus haute victoire, ou d'indicibles espérances, ou la pire déception..

Il passa beaucoup de minutes aussi devant ses cravates ; il les aimait ; il n'y en avait aucune qu'il n'eût choisie avec soin ; elles formaient une gamme de nuances fines, depuis le vieil argent jusqu'au mauve sombre. Presque toutes dataient d'avant la guerres, et il finit par rire, un peu mélancoliquement, car l'uniforme les rendait inutiles…

En somme, le temps, qui semblait devoir durer à l'infini, se trouva révolu. Il descendit dans les cavernes du métropolitain et remonta au Châtelet.

La rue Bailleul est petite et assez étroite. Parce qu'il s'en fallait de dix minutes que onze heures ne sonnassent à Saint-Germain l'Auxerrois, un accès d'épouvante hérissa ses poils. Il y eut un instant où il revit si clairement Charles, hilare et débraillé, auprès de Marie, qu'il tomba dans le désespoir, et ses jarrets eurent peine à le hisser jusqu'au quatrième étage…

Il sonna. La vie fut soudain d'une simplicité inexprimable : Elle était là et elle était seule. Il fut pris d'un tel attendrissement qu'il en eût pleuré. La Présence, qui rendait plus palpable, et un peu miraculeux, leur isolement dans la petite chambre, lui donna une minute de sécurité incomparable, comme si, brusquement, il eût été délivré de toutes les menaces du sort.

C'était un pauvre gîte et d'une nudité affligeante. Il n'y avait qu'un lit, drapé d'une couverture lie de vin, deux chaises de paille, un lavabo minuscule, une table chancelante. On entrevoyait un cabinet obscur et une cuisine semblable à un tout petit couloir.

— J'ai laissé mes meubles à Lyon, dit Marie.

Il ne voyait pas les meubles, il n'apercevait que la jeune femme. Elle était vêtue d'une jupe violet évêque et d'un corsage feuille morte, échancré sur la poitrine, en sorte qu'on apercevait un flot de peau blanche. Le cou maintenait sa fraîcheur, mais les ans commençaient à fatiguer et à griffer le visage. Toutefois, l'absence d'empâtement, la finesse des contours, la naïveté et la transparence des yeux, gardaient à ce visage une jeunesse ambiguë. Marie exhalait un parfum délicat comme l'odeur des herbes humides encore de la nuit. Georges ne se souvenait plus que des soirs où il allait l'attendre et de la grande aventure de leur premier baiser…

Les cinq années révolues se concentrant en un amas vague, c'était véritablement hier qu'était arrivée la rencontre de leurs lèvres, pour la première fois amantes…

Une seconde, l'hallucination fut si profonde qu'il avança les bras pour étreindre Marie, mais alors le temps reprit sa dimension et arrêta le geste.

— J'avais peur que vous ne veniez pas ! disait la voix argentée.

Marie parlait au hasard, aussi bouleversée que Georges, et dans ce moment, elle n'eût sans doute fait aucune résistance. C'est ce qu'il était incapable de deviner :

— Est-ce que j'aurais pu ne pas venir ?

— C'est gentil ce que vous dites là.

— C'est l'humble vérité… Comment aurais-je résisté au plus beau et au plus douloureux souvenir de ma vie ?

Elle baissa la tête et, avec un petit frisson :

— Oh ! le plus beau souvenir !

— Et le plus douloureux, oui.

— Mon Dieu ! soupira la jeune femme… Mon Dieu ! vous pensez que j'ai été lâche… Songez, pourtant… Non… vous ne pouvez pas comprendre… Je n'avais pas rompu avec lui et je ne savais pas encore… le matin du dimanche, si vous m'aimiez vraiment. Et il avait fallu que vous parliez pour que je voie tout à fait clair en moi-même !… S'il n'était pas revenu à l'improviste, plein de confiance en moi et plus encore en vous !

Elle parlait, humble, même suppliante, et pour la première fois il consentit à comprendre… Pourtant, une rancune persistait, aggravée par l'apparition hallucinante de Charles :

— Comme j'ai souffert ! dit-il.

— Moins que moi, peut-être !… Car je savais que vous me méprisiez.

Cette idée fut douce au jeune homme et le remplit d'indulgence.

— Pourquoi ne m'avoir pas écrit !

— Je n'osais pas…

Ils se regardaient en-dessous, comme deux lutteurs sans courage. Lui ne rêvait que de reprendre hâtivement l'aventure, au point où elle avait été suspendue, mais il craignait de tout détruire par un geste maladroit, et sentait croître sa pusillanimité.

Elle, avec une force croissante, concevait que la défaite brusque lui enlèverait tout prestige et toute valeur : seule la tem-

porisation pouvait, étape par étape, ramener la douceur disparue.

— Mon Dieu ! soupira-t-il… quelques mots auraient épargné de longues souffrances !

Elle aussi soupira, mais par sympathie, car elle sentait soudain tous ses regrets s'évanouir devant une réalité enivrante : si Charles n'était pas revenu, depuis combien d'années l'aventure ne serait-elle pas finie ? À jamais, ils seraient étrangers l'un à l'autre ! Maintenant, menacée par l'âge, elle retrouvait un des épisodes éblouissants de sa jeunesse. Tout ressuscitait — ou du moins pouvait ressusciter… Et Marie épiait avec délectation ce jeune homme troublé, source possible de joies qui commençaient naguère à paraître improbables.

— C'est bien vrai ! dit-elle avec duplicité… mais enfin, j'avais peur…

Encore craintif, il osa toutefois lever sur elle des regards ardents, et le désir, entravé dans l'émotion, grandissait à mesure ;

— Peut-être ne m'aimiez-vous pas… ou guère ?

— Oh ! fit-elle avec véhémence… dites tout, mais pas cela… on ne peut pas aimer plus que je ne vous aimais |

— Est-ce vrai… est-ce bien vrai ? cria-t-il, saisi d'un orgueil enivrant.

— Comme mon existence… Si vous saviez ce que vous étiez alors pour moi… comme tout le reste m'était indifférent…

— Même lui ?

— Lui !… Il n'existait plus !

Il poussa un cri bas, profond, un cri de délivrance, et il avança vers elle pour la saisir. Elle se sentit vaciller, mais se déroba, ce qui suffit à intimider le jeune homme. Il gémit :

— Et maintenant ! Maintenant… vous m'avez oublié !

— Oublié !… Est-ce qu'on peut oublier de telles choses !

— Enfin, vous ne m'aimez plus !

S'il avait eu plus d'expérience ou plus de flair, les prunelles éblouies de la femme et sa bouche tremblante d'amour lui eussent livré sa proie.

— Il ne faut pas encore me le demander… je ne le sais pas moi-même ! fit-elle d'une voix brisée.

Elle vit la peur, l'angoisse, le désespoir se répandre sur la face de l'homme, et cela lui causait ensemble une allégresse ravissante, une ardente pitié amoureuse et une crainte obscure.

— Laissez-moi le temps de me reconnaître ! reprit-elle… C'est si doux, le souvenir… si doux que j'ai peur de me tromper… J'espère vous aimer… si vous m'aimez aussi !…

— Moi ! Mais je vous aime… mais je n'ai jamais cessé de vous aimer… je n'ai même réellement aimé que vous… Les AUTRES (il appuya sur le mot pour suggérer de nombreuses aventures), les autres n'ont pas compté !

Emporté par son élan, il avait saisi la main de Marie, il y posait des baisers impétueux en remontant vers l'avant-bras. Elle le laissait faire, éperdue, mais quand il voulut la saisir à la taille :

— Pas maintenant ! dit-elle, tendre et plaintive… Je veux d'abord que nous soyons sûrs de nous aimer… sinon, ce serait une profanation.

Il se laissa repousser et douze coups sonnèrent à l'église prochaine :

— Oh ! je me souviens… l'heure sonnait ainsi quand vous avez commencé de me lire l'acrostiche… Comme c'était joli ! Comme c'était charmant…

Elle répéta d'une voix de rêve :

Mettez-vous là, que je me mire
À la clarté de vos beaux yeux,
Riez pendant que je soupire…

Il éprouvait un plaisir mystique à entendre jaillir de la mémoire de Marie ces vers insipides qui étaient de lui et qu'il avait presque complètement oubliés.

Une seconde fois, Georges crut perdre Marie. Les bureaux militaires l'avaient envoyé près de Nancy, où on le stupéfiait par des tâches ineptes, coûteuses et nuisibles… Pendant qu'il croupissait, un directeur emmena Marie en tournée.

La tournée fit banqueroute et Marie, sans ressources, s'employa dans un théâtre de Bordeaux.

Il reçut la nouvelle au moment où il venait de quitter un de ces indicibles idiots qui rendent presque inconcevable la réalité de notre victoire. Cet anthropoïde l'entretenait, depuis une demi-heure, du dosage des encres dans les travaux administratifs. Il avait inventé une méthode d'écriture où intervenaient l'encre

rouge, l'encre verte, l'encre bleue, l'encre jaune et l'encre noire. Et il criait :

— D'un coup d'œil, on verrait les différentes catégories… l'ordre naîtrait de l'usage des couleurs… l'ordre sauterait aux yeux, c'est le cas de le dire !

Fourrageant d'inanes paperasses, il multipliait les exemples et se grisait d'incidentes. Georges écoutait avec patience ce malfaisant imbécile. Il avait acquis un sens parfait de la stupidité militaire et bureaucratique ; l'incohérence, l'impéritie, la futilité, lui semblaient si naturelles aux groupes sociaux, qu'il ne s'étonnait que lorsqu'un homme montrait des aptitudes solitaires ou une intelligence avertie.

— C'est une réforme immense, vociférait le chef… il faudrait peut-être créer un ministère pour la réaliser, ou pour le moins un sous-secrétariat… Si encore j'avais des orateurs pour la défendre au Parlement… mais les idées neuves sont honnies ou incomprises !

Il se délecta un instant de rapports types en cinq encres ; puis, il hocha la tête avec la mélancolie d'un génie incompris :

— Tâchez de me finir ça pour ce soir ! dit-il enfin, en tendant quelques feuillets au jeune homme.

— Non ! se disait Georges en retournant vers la case minuscule qui était son bureau… je ne concevrai jamais comment tant d'infâmes créatures ou de monstrueux fumistes n'ont pas su rendre vains les efforts des combattants !… C'est un miracle !…

Il y avait une lettre sur sa table, une petite lettre violette dont l'écriture, aussi naïve qu'une écriture d'enfant, fit tressauter son

cœur :

— Marie |

Et, fort dévotement, il posa ses lèvres sur l'enveloppe qui, malgré tant de détours dans des milieux moisis ou fumeux, n'avait pas perdu son odeur d'iris…

Marie écrivait :

— Je suis désespérée, J'ai dû accepter un emploi au Théâtre Girondin ; je pleure en pensant que je ne vous verrai pas avant longtemps… Je ne pense qu'à vous… à vous seul… Je vous admire et je vous aime… Je suis votre petite chose, si vous voulez toujours de moi… Je vous jure que je n'écouterai personne. Mon Dieu ! j'ai peut-être eu tort. On ne sait jamais : la vie est si difficile. Ne m'oubliez pas… Soyez sûr qu'il y a ici quelqu'un qui vous aime pour toujours. Si vous pouviez venir, comme je serais heureuse… »

Il baisa la lettre avec une tendresse orgueilleuse, puis quelque amertume abaissa les coins de ses lèvres, comme lorsque, enfant, il était sur le point de pleurer. Pourquoi n'avait-elle pas voulu ? …

Pourquoi lui refusait-elle si longtemps ce que d'autres avaient obtenu. Ces autres dressèrent des figures larveuses. Georges suivait, comme on suit en rêve, les fantômes qui se détachent de l'imagination pour simuler des formes réelles. Bientôt, la figure de Charles chassa les images confuses, Georges connut une fois encore le vain supplice de la jalousie rétrospective… mais un regard sur la lettre changea tous les clichés : « Je ne pense qu'à vous… à vous seul… je vous admire et je vous aime… je suis votre petite chose, si vous voulez toujours de moi ! »

Comme le souffle du matin, à la campagne, ces mots lui rafraîchissaient toute l'âme et le guérissaient merveilleusement. Il comprit presque le cœur de Marie, ce pauvre petit cœur perdu dans le vaste monde, ce petit cœur faible qui avait cherché éperdument l'amour et ne l'avait point trouvé. Mais il ne comprit pas pourquoi elle lui avait résisté, quelle mélancolique expérience la persuadait d'attendre et de faire attendre !

Le miracle qu'il souhaitait le matin en s'éveillant et le soir avant de s'endormir, vint précisément de cette Incohérence qui l'avait séparé de Marie. Une providence saugrenue l'arracha de la Lorraine et le transporta dans la Gironde. À Bordeaux, sorti de la gare Saint-Jean, un matin, il se trouva dans une rue presque aussi fuligineuse qu'une rue londonienne. Elle le mena, par la rue Sainte-Catherine, vers les allées de Tourny et d'Orléans. Vastes, ouvertes aux cieux et aux vents, elles évoquent l'ancienne France énorme et populeuse, la grande Nation, apte à envahir l'Europe et à la foudroyer. Nous n'en sommes plus que l'ombre.

Alors, s'il l'avait voulu, le Français eût peuplé des continents. Notre langue fût devenue la langue universelle — elle commençait à l'être. La prévoyance de l'individu rongea celle de la race. D'autres pullulèrent : la petite Angleterre, l'Italie plus petite encore, l'Allemagne…

Nous ne sommes plus qu'une île d'hommes, après avoir été un continent…

Georges songeait à sa race, en songeant à soi-même et à Marie. Il rôda longtemps sous les arbres de l'allée d'Orléans et sur les quais ensemble excités et mélancoliques. Au bout de la Gironde, il imaginait l'immense Atlantique où nos flottes devraient

siller aussi nombreuses que les flottes anglo-saxonnes ; elles s'y perdent, indigentes et lamentables…

Il n'était que neuf heures ; Georges craignait d'arriver trop tôt chez Marie. Elle habitait un endroit perdu, le boulevard de Talence, à l'extrémité de la ville. Il dépassa l'église sombre et trapue de Saint-Michel, passa sous une vieille porte de pierre fumeuse, traversa l'âpre cours d'Espagne et se trouva dans le cours de Toulouse. Il est vieillot, besogneux et décoloré. De petites maisons entrecoupées de petites boutiques, un air honnête, indigent et presque mystérieux.

Après le pont du chemin de fer, le boulevard de Talence apparut, planté d'arbres hivernaux, sans grâce, poudreux et souverainement mélancolique. Pourtant, de-ci de-là, une des petites maisons évoquait d'intimes conforts et de tendres haltes familiales…

— Comme c'est loin ! songeait-il… Et qu'il est étrange de la retrouver ici…

Une petite peur lui passa sur les vertèbres :

— Si je la retrouve.

Il s'arrêta, effaré, près d'une boucherie patibulaire où pendaient la moitié d'un mouton noirâtre et de lugubres quartiers de bœuf. C'est à côté que demeurait Marie. Une femme aux yeux de sansonnet, dont les cheveux collaient en plaques de poix sur les pariétaux, vint ouvrir la porte, après avoir considéré le visiteur au travers d'un judas.

— C'est ici qu'habite M Marie Naulné ? demanda-t-il.

— Au premier, fit sévèrement la femme… la porte devant l'escalier…

Il se sentit les jambes faibles en montant à l'étage. Devant la porte, peinte en rouge, il hésita une longue minute avant d'oser tirer le cordon de sonnette ; il avait très peur. Enfin, il se décida et la Réalité fut…

Dans la baie lumineuse, Marie montra ses yeux innocents et son visage sincère. Elle était vêtue d'un vieux corsage orange et d'une jupe bleu de nuit, Une lueur blonde se mêlait à ses cheveux bronze, et son joli cou, mince mais rond, mais blanc, d'une pulpe de pétale, enchanta les yeux de Georges :

— Grands dieux ! exclama-t-elle… C'est vous |

Elle chavirait d'étonnement, de confusion et de joie.

Pendant quelques minutes, ils ne réalisèrent pas la réalité. La distance était encore dans leurs fibres. Ils s'ébahissaient d'être réunis dans cette ville où tous deux aboutissaient pour la première fois, dans ce boulevard lointain, dans cette chambre où la Petite Gironde traînait sur la table de nuit.

— Comment êtes-vous venu ? chuchota-t-elle, car il n'avait averti Marie que d'une arrivée probable… Ah ! c'est étrange de se revoir ici…

Il referma la porte, il retrouva ce baiser dont il rêvait la nuit et le jour. Puis, parce qu'il y avait songé constamment durant le long voyage et parce que la peur de la perdre se juxtaposait au désir de la posséder, il l'entraîna pour le sacrifice. Elle le désirait autant que lui, ivre d'être sa proie.

Mais quand ils vinrent près de l'autel, un humble lit de sapin, avec une couverture de laine rousse, elle eut un petit frisson de misère. Elle eût voulu un suprême répit, un jour encore où elle tiendrait l'avenir et surtout que ce ne fût pas dans cette chambre mélancolique et ce pauvre faubourg… Un site dansa devant elle, de grands platanes, une fontaine, une vieille auberge :

— Grâce ! gémit-elle. Que ce ne soit pas ici… pas maintenant |

Il la tenait avec violence ; un instinct de guerre pénétrait l'amour ; le rude besoin de vaincre dominait la douceur de l'étreinte.

— J'ai trop peur de vous perdre ! dit-il, les mâchoires serrées.

— Je vous en supplie, Georges… je vous jure que vous ne me perdrez pas… mais pas ici… pas ce matin !

Elle s'accrochait à lui, dans un mouvement qui participait de la défense et de la soumission ; elle répétait d'une voix tendre, humble et touchante :

— Pas ce matin encore !

Mais la sentant faible et douce dans ses bras, et n'écoutant plus que son désir exaspéré par l'orgueil, il la souleva, la posa sur la couverture roussâtre et l'immola…

Et la victoire remplit sa poitrine ; un hymne chantait en lui, tandis qu'elle pleurait, envahie d'un regret obscur, heureuse toutefois, parce qu'il n'avait guère d'expérience et qu'avec un peu de ruse, elle saurait le retenir.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_C%C5%93ur_tendre_et_cruel. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.